

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LES LITTÉRATURES ANCIENNES.

“ Chaque littérature s’empreint plus ou moins profondément du ciel, des mœurs et de l’histoire du peuple, dont elle est l’expression ; il y a donc autant de littératures diverses qu’il y a de sociétés différentes. David, Homère, Virgile, le Tasse, Milton et Corneille, ces hommes dont chacun représente une poésie et une nation, n’ont de commun entre eux que le génie. ”

VICTOR HUGO.

Les principales littératures anciennes de l’Asie peuvent se ranger en trois classes :

- 1o La littérature indienne.
- 2o La littérature chinoise.
- 3o La littérature hébraïque.

I

LA LITTÉRATURE INDIENNE

Les langues indiennes appartiennent à la grande famille des langues de l’Asie. Elles comprennent les langues dérivées du sanscrit et se divisent en langues mortes et vivantes.

1o LANGUES MORTES. Elles comprennent le *sanscrit* et le *pali*. Le sanscrit se place en tête de la famille indienne et de tout le système Indo-Européen. C’est l’idiome sacré des Brahmes, la source commune de toutes les langues de l’Inde. Son nom signifie concret, perfectionné. Les monuments littéraires les plus positifs

le font remonter à plus de quinze siècles avant notre ère. Il possède un alphabet de cinquante deux lettres classées d'après les organes de la voix et s'écrivant de gauche à droite. Sa déclinaison est composée de trois genres, de trois nombre et de huit cas ; sa conjugaison, de trois voix, six modes et un temps. Il est sonore, grave et très concis.

Ses plus anciens monuments sont les *Védas*, qui embrassent toutes les connaissances humaines ; les *lois de Manou*, code civil et religieux des indous, et les poèmes de *Ramayan* et de *Mahabharal*, célébrant, l'un la conquête de Ceylan, l'autre la lutte de deux dynasties royales.

Le sanscrit, actuellement la langue savante de l'Inde, est étudié par les Brahmes et les savants. Il avait toujours été réservé aux classes privilégiées. Le peuple et les femmes parlaient l'idiome vulgaire appelé *pracrit*, c'est-à-dire naturel, qui variait suivant les localités.

Le *Pali* répandu autrefois dans le midi de l'Inde, avant J.-C. en disparut lorsque la secte des Boudhistes qui l'avait adopté, fut chassée par les Brahmes, et alla porter au delà du Gange, au Thibet et en Chine, ses dogmes, ses traditions et sa littérature. Il est resté la langue lyturgique et littéraire de Ceylan, de presque toutes l'Indo-Chine, des lasxistes et des Boudhistes des empires Chinois et Japonnais. Il a une très grande analogie avec le sanscrit et se divise en plusieurs dialectes dont les principaux sont : 1o le *pali* proprement dit, 2o le fan, 3o le Kawi.

2o LANGUES VIVANTES. La plupart des langues vivantes de l'Inde paraissent dérivées du Sanscrit. En général la moitié de leurs mots est du sanscrit pur et le reste se compose de mots empruntés soit au persan, soit à des langes inconnues. Comme, à l'exception d'une ou deux, nous ne possédons sur ces langues que des renseignements très imparfaits, nous nous bornerons à citer :

1o *L'hindoustani*, qui est le plus répandu. Il est né de la fusion du sanscrit et de l'arabe, et a fini par régner dans tout l'empire Mogol et dans toute l'Inde de Mahométane.

2o *Le bengali*, particulier aux rives du Gange et aux adorateurs de Brahmes. Il s'est le moins écarté de la langue primitive.

3o *Le Cachemire*, le *Seikh*, le *Mahrâte*, sont nés au nord de la Péninsulte, ainsi que le Zingane, dialecte des Zigeunes, ou bohémiens réfugiés en Europe.

4o *Le Malabar*, le *Tamoul*, le *Telinga* sont en usage sur les côtes du midi.

5o *Le Cingalais*, et le *Maldivien*, en usage dans les îles.

Outre un grand nombre de dialectes intermédiaires, plus ou

moins rapprochés du sanscrit, il existe encore dans l'Inde quelques langues particulières, qui ne dérivent pas du sanscrit et qui sont parlées par un grand nombre de peuplades qui nous sont presque inconnues. (1)

L'origine de l'Inde se perd dans la nuit des temps et dans l'ombre de la fiction. Les Indiens ou Hindous ne reconnaissent point le déluge ; ils font remonter la création à six millions huit cents mille ans, et divisent la durée du monde en quatre âges, désignés par le mot *zoque*, en langue sanscrite, et appelés âge d'or, âge d'argent, âge d'airain, âge de fer. Suivant cette mythologie nous sommes dans l'âge de fer qui doit durer 400,000 ans au bout desquels ce monde finira pour recommencer sur les mêmes bases.

Brahma est le législateur de l'Inde et le premier homme des indous comme Adam est le premier homme des Hébreux. Son nom est devenu la racine des mots *sage*, *sagesse*, *bram* et *brami*.

La vénération qu'il inspira à ses peuples se changea en culte et Brahma devint un des trois attributs de la divinité, sous la désignation de la puissance créatrice, allégorie qui caractérise les préceptes que Brahma donna aux Indous et les connaissances humaines qu'il leur enseigna.

Il leur donna des lois et une religion. La forme de gouvernement qu'il établit est monarchique, modélé sur celui des pères de famille. Deux arbitres jugeaient les affaires civiles. Les procès criminels étaient renvoyés à sept des plus anciens de la caste du prévenu.

Les Indous n'ont pas d'histoire proprement dite. Toutes leur chroniques sont très imparfaites, surtout celles qui concernent les temps antérieurs aux invasions musulmanes. Les lettrés appartenaient à la caste des brahmes, et leurs travaux étaient cachés avec soin, afin de tenir le peuple dans l'ignorance pour le pressurer plus aisément.

Les livres sacrés appelés *Baids* ou *Vaidas* (*mystère*) existent encore. Le premier contient le mystère de la religion des Indous, le second les métamorphoses de leurs dieux, le troisième la formule de leurs cérémonies ; il est intitulé *Chasta* ; le quatrième renferme la science des castes, c'est-à-dire leur formation, leur alliance, leurs dégénérationes ; il a pour titre *Schady-Noul* ; le cinquième, inconnu aux modernes, est présumé avoir été enlevé par les Egyptiens.

(1) Lalanne : *Un million de faits*.

Ces livres ont plus de cinq mille ans d'antiquité.

On trouve, dit M. Collin de Bar, (1) à la bibliothèque royale de Paris, la plupart de ces anciens monuments avec le texte original. Un grand nombre a été traduit par des orientalistes distingués, comme M. Anquetil Duperron, W. Jones, le colonel Dow, Honel, Sylvestre Sacy, Shlegel, Wilson, Reunell, Wilford, Humboldt, etc.

De la religion est née la poésie : or on sait que l'Asie est le grand laboratoire des religions. L'Inde surtout fut essentiellement théocratique, la première elle mêla les accords de la lyre aux récits du ciel.

Il faut le dire, tout prêtait merveilleusement à la poésie dans ce fortuné climat. Sous un ciel de délices, au milieu d'une vie douce et facile, l'âme exaltée par la contemplation religieuse, le poète se laissait aller à cette suave mélancolie où s'égarait l'esprit méditatif des orientaux. La nature, prodigue de ses dons, couvre la terre de fleurs, répand dans l'atmosphère des parfums enivrants; le jour a de merveilleuses clartés; la nuit, une calme et seraine obscurité, tout embaumé de fraîches ex-halaisons. Il y a dans l'air comme une émanation de cette divine *Amrita*, légère ambrosie dont se nourrissent les immortels. Et toute cette riante nature est peuplée de charmantes créatures. Les *Jakshas* soupirent dans le feuillage où se balencent les vents. *Madhava* brille dans l'étoile du matin; son œil sourit comme le lis des eaux; les nuages eux-mêmes écoutent la prière de l'Hindou. Ils s'abaissent à sa voix, et, messagers rapides, transportent sur leurs ailes ses vœux et ses désirs.

Comment la poésie ne serait-elle pas née sous de telles influences ? Elle est douce comme le nectar, et, c'est un des deux fruits qui pendent à l'arbre du monde, à cet arbre planté par des Dieux. (2)

« La poésie indienne, dit Benjamin Constant, essentiellement méditative ne s'occupe des objets qui l'entourent que pour les attirer à elle, les absorber pour ainsi dire, se les identifier. On voit dans les descriptions souvent trop prolongées, dans les répétitions trop fréquentes, dans l'accumulation d'épithètes confuses et incohérentes, qui tendent par leur harmonie à faire naître l'émotion plutôt qu'à peindre les objets extérieurs, qu'elle n'attribue à ces derniers qu'une réalité relative, et que la réalité véritable est

(1) *Histoire de l'Inde ancienne et moderne.*

(2) Riancy : *Histoire du monde*, vol 1 p. 452.

pour elle au fond de l'âme qui toujours aspire à s'unir à Dieu. Cette disposition rend la poésie de l'Inde éminamment religieuse. Le mouvement l'importune, la contemplation l'enchanté ; elle n'est heureuse, elle ne se trouve dans un atmosphère qu'avec cette fille du repos ; elle ne s'en éloigne qu'à regret, et, par la même, avec un certain effort. Moins l'action est son élément, plus elle emprunte dans ses récits des couleurs tranchées, des formes gigantesques. En s'écartant de sa nature, elle se fait violence et cette violence lui imprime quelques chose de convulsif et de désordonné.»

On ne saurait dire si les sciences philosophiques des Hindous leur est venues ou non d'une origine étrangère. Leur être primordial est Brahma qui ne peut être compris dans aucune conception humaine.

Au commencement Brahma se reposait plongé dans la contemplation de lui-même, et depuis, sa parole créatrice a fait sortir de lui toute chose par une suite d'émanations continues. Comme créateur il s'appelle Brahma, comme force conservatrice, Vichnou, comme destructeur et rénovateur des forces de la matière, Siva. Ces trois points de vue de la divinité constituent la trinité des Hindous.

A cette doctrine de l'émanation se rattachent celle de la préexistence des âmes, leur immortalité, leur chute et la purification des âmes déchues par leurs divers passages à travers le monde corporel, c'est-à-dire la doctrine de la métempsychose.

Les innombrables transformations de Vichnou, ou incarnation de l'Être divin, sont le principal objet dont s'occupent les livres sacrés des Hindous.

La religion et la philosophie des Indous se partagent en deux principales sectes, le *brahmanisme*, et le *bouddhisme*. Leurs doctrines sur Dieu, le monde, l'âme sont diverses.

On trouve dans l'Hindoustan le *réalisme* (traditionalisme qui prend pour principe la réalité des choses) et l'*idéalisme* (rationalisme qui se fonde sur la véracité de nos *aperceptions*) l'*athéisme*, le *théisme*, le matérialisme (qui part de la sensation et n'admet que la substance *étendue*) et le *spiritualisme* (qui suborne tout à l'*intelligence*, substance incorporelle.)

Dans la religion de *Bouddha*, à laquelle appartiennent les Siamois, les Talopains, les Bonzes, ont fait consister la suprême félicité de Dieu et de l'âme humaine dans un état d'indifférence et d'indolence parfaites. (1)

(1) J. Aicard, *Un million de faits*, p. 855.

L'Europe était encore ensevelie dans d'épaisses ténèbres que l'Indoustan, ce berceau de l'Orient, possédait déjà des trésors d'antiquité littéraire et brillait du vif éclat que donnent les arts, les lettres et les sciences. On trouve dans ce pays, plusieurs milliers d'années avant l'apparition du Christ, des poèmes palpitants d'intérêts, élégamment écrits, et une mythologie gravée sur des rochers de plusieurs lieues d'étendue, monuments d'une si haute antiquité qu'en comparaison les pyramides d'Egypte elles-mêmes paraissent des créations modernes. Quant aux connaissances astronomiques des Indous, à cette époque si reculée (au point de vue historique ordinaire), elles témoignent ainsi que l'alphabet, la langue et les traditions religieuses, du peu de développement de l'intelligence humaine, encore renfermée dans ses premiers rudiments.

La littérature apparaît d'abord dans l'Inde sous les formes sacrées de la religion, puis à mesure que les besoins de la vie se multiplient, elle prend un caractère plus profane, et se prête aux modifications diverses que lui impriment la poésie, l'histoire et la physique.

La littérature indienne se divise donc naturellement en sacrée et en profane.

La littérature sacrée des Indiens est désignée sous le nom générique de *Schastra*, etc. (*Saints commandements de Dieu*). Ces commandements ne peuvent être lus que par les trois premières classes d'indiens, dites aussi *classes de la Renaissance*. Tous ces écrits sacrés sont, suivant les traditions accréditées dans l'Inde, émanées directement de Dieu, c'est-à-dire de Wichnou, le Vyasa métamorphosé. Les livres sacrés s'appellent *Védas*. Ces deux mots *Vyasa* et *Védas* appartiennent à la même famille de mots dont les membres sont *savoir, esprits, mœurs, loi*, et dont la racine et la signification primitive sont *lumière, feu*. Mais Vyasa trouva la parole de Dieu déjà existante; il ne fit que recueillir les *Védas* qu'il réduisit à quatre savoir: *Ritsch, Jajush, Saman, et Atharvana*.

Ces livres peuvent être considérés comme un texte fondamental qui a donné lieu à beaucoup de commentaires et d'explications; ils sont aussi sacrés aux yeux des Indous que le Jalmud l'est aux yeux des juifs et l'Évangile aux yeux des chrétiens. Chaque *Véda* se compose de deux parties: la *Mautras* ou les prières, et le *Brahmanas* ou les commandements. La collection complète des invocations, hymnes; prières contenus dans un *véda* s'appelle *Sanhita*. Les commandements renferment les devoirs religieux, les principes éthiques et les doctrines théologiques. La

théologie proprement dite est contenue dans des versets qui traitent de l'interprétation des mystères ou des révélations d'Upnaishada.

La seconde classe des livres sacrés comprend les *Upavedas*, en quatre parties : *Ayhusht*, *Gandharda*, *Dhanuch-et Sthapatya*, qui contiennent des dissertations, ou des traités sur la chirurgie, la médecine, l'art de la danse, la musique, la guerre, l'architecture, et beaucoup d'arts mécaniques. La troisième classe se compose des *Angas*, ou *Bebangas* en six parties : *Siesha*, *Culpa*, *Vyacarana*, *Ch'handes*, *Igotysh* et *Niruchti*, qui traitent de la grammaire et de la connaissance des langues, de la prosodie, de la poésie, de l'astronomie; du rituel, et des mots difficiles des Védas. La quatrième classe est celle des *Upangas*, qui se divise en trois parties : les *puranas*, les *dherma Shastras* et les *Dersonas*.

Les *puranas*, au nombre de dix-huit, avec autant d'*Upa puranas*, contiennent des suppléments et des commentaires. Ce sont des livres philosophico-mystiques sur la cosmogonie, la théogonie, et la chronologie, immense cercle de légendes dont il serait difficile à un étranger de se tirer.

Nous citerons seulement les *puranas* : *Kalika-Purana*, histoire de la déesse Kalika-Parwadi, épouse de Schiva ; *Abhiatma-Ramayana* fragment du *Brahmanda-Purana*, histoire de Ramat Shandra ; *Brahma-Vaivartika purana* origine des Dieux, histoire de Ganeza, Krischna et Durga ; *Pedma-Purana*, louange des lotos et histoire de Lackhsmi, épouse de Wichnou, en 55,000 stances ; *Agra-Purana* ; ou tableau de toutes les sciences indiennes, en 15,500 stances, *Wichnou-purana* en 25,000 stances ; *Siva-purana* en 27,000 stances ; *bugua-purana*, en 11,000 stances ; *Skanda-purana*, du Dieu Skanda, fils de Schiva et Bhavani ; *Haritalica* et *Savriti-Bata* qui traitent des usages religieux ; *Ont Kalkhonda* et *Kasi-Khonda*, l'un description d'Orixa et des coutumes religieuses de l'ancien culte de Wichnou à Jaguernat, l'autre, l'histoire de la ville de Kasi, actuellement Benarès, siège central de Schivanites ; *Puradeya-Purana*, ou l'histoire de la musique en 25,000 stances ; *markandeya-Purana*, histoire de Vaya, Dieu du vin ; *Matsya-Purana*, histoire de Wichnou incarné sous la forme d'un poisson, en 14,000 stances ; *Narasingha-Purana*, ou Wichnou, homme-lion ; enfin *Whagavata-Purana*, œuvre de Vyasa, histoire de Krischna ou plutôt Wichnou, en douze livres et 18.000 stances.

Les deux plus remarquables épopées sont : *Ramayana*, et *Mahabharata*.

Le *Romayana* appartient au genre épique et peut être considéré avec le *Mahabharata* comme l'*Illiade* et l'*Oddysée* de l'Inde. Voici,

d'après M. Adolphe d'Avril, qui dans sa *Chanson de Rolland* passe rapidement en revue les grandes épopées des peuples aryas, le thème de l'immense poème indien, dégagé de ses épisodes, qui dans la traduction complète de M. H. Fauche ne compte pas moins de neuf volumes.

Le *Ramayana*, dit M. d'Avril, est de tous les poèmes connus celui où l'on peut le mieux reconnaître l'idée indo-européenne, surtout si on laisse de côté les épisodes et si l'on néglige la partie sentimentale et pittoresque, pour essayer de dégager le sens mystique dans sa pureté. Voici en peu de mots quel est le point de départ du *Ramayana*. Les mauvais génies, ou démons, et entre autres les Raksasa, avaient fait la guerre aux dieux, comme les Titans de la Grèce. Les dieux ont été vainqueurs avec le secours des bons génies : ils ont été aussi aidés dans cette guerre par quelques mortels et même par des animaux.

L'un des démons vaincus, le Raksasa Ravana, s'étant livré à des macérations extraordinaires, a conquis des mérites proportionnés et a demandé à Brahma, l'être existant par lui-même, « que ni les dieux, ni les anachorètes, ni les Gandharevas, ni les Yakras, ni les Raksasas, ni les Nagas même, ne pussent lui donner la mort. » Brahma, contraint par le mérite des macérations, n'a pu lui refuser cette faveur, que Ravana tourne au mal. Les dieux vont alors trouver Brahma et lui adressent cette prière : « Nous, par qui ta parole est respectée, nous avons tout supporté de ce Ravana, qui écrase de sa tyrannie les trois mondes où il promène l'injure impunément. » « Enorgueilli de ce don victorieux, il opprime indignement les dieux, les anachorètes, les Arauras et les enfants de Manou (les hommes). Là où se tient Ravana, la peur empêche le soleil d'échauffer, le vent craint de souffler et le feu n'ose flamboyer. Accablé par sa vigueur indomptable, Kouvera, défait, lui a cédé Lanko (l'île de Ceylan.) » Sauve-nous de Ravana, le fléau des mondes. D'aïgne, ô toi qui souris aux vœux du suppliants, daigne imaginer un expédient pour ôter la vie à ce cruel démon. » Tel est le cri qui s'élève vers Brahma. Le sujet du poème y est clairement indiqué ; c'est un dernier épisode de la guerre des Titans et des dieux, et il s'agit d'imaginer un moyen de se défaire de Ravana. Brahma l'indique, en faisant remarquer que le démon a omis, par orgueil, de demander à être préservé des coups des hommes. « C'est donc par la main d'un homme dit Brahma, qu'il faut immoler ce méchant. » Mais où trouver un homme capable de lutter contre Ravana ? En ce moment survient Vichnou, l'un des membres de la trinité indienne. C'est à lui que Brahma avait pensé dans son

âme pour la mort du tyran des mondes. Il invite Vichnou à une héroïque incarnation. Or, pendant que cette scène se passait dans le ciel, le roi d'Aoude, nommé Dacaratha, offrait un grand sacrifice pour obtenir des dieux la grâce d'avoir des fils. C'était un de ces hommes qui avait aidé autrefois les dieux contre les démons. Vichnou consent à s'incarner comme fils de Dacaratha. Ce fils sera Rama. Mais pour engager la grande lutte, il était nécessaire de préparer à Rama ses compagnons futurs ; sur l'invitation de Brahma, « tous les dieux se mettent à procréer des fils d'une vigueur égale à celle qu'ils possédaient eux-mêmes. C'étaient d'héroïques singes, capables de se métamorphoser comme ils voulaient... Tous les généraux se distinguent par leur immense vigueur au milieu des armées. » Malgré leur puissance extraordinaire, ces singes sont des êtres inférieurs, mais associés à la grande œuvre. Rama de son côté, ne peut accomplir son œuvre sans le secours de ces êtres qui lui sont inférieurs, comme les Myrmidons d'Achille et les nains de Sigura. Il y a là une grande leçon d'harmonie sociale.

Cependant Rama grandit, il a déjà reçu des dieux des armes surnaturelles ; le moment est venu de lui choisir une femme. Celle dont il va rechercher la main est Sita. La naissance de Sita a présenté des circonstances extraordinaires : elle n'a pas reçu le jour dans le sein d'une femme ; cette femme charmante est née d'un sillon ouvert pour le sacrifice. Rama l'épouse après l'épreuve de l'arc que personne n'a pu tendre et qu'il brise par sa force prodigieuse. Mais bientôt le roi Dacaratha, à la suite d'un vœu imprudent, est contraint par l'une de ses femmes de priver son fils aîné de sa succession et de l'exiler dans les bois. Rama obéit. Sita, qui est un modèle de dévouement, de piété et de tendresse, l'accompagne dans cet exil.

Rama, pendant qu'il erre dans les bois a occasion de punir sévèrement une Raksasa, qui pour se venger excite dans le cœur de son frère le désir de posséder Sita. Or ce frère, c'est Ravana lui-même.

A l'aide d'un stratagème dont Rama est dupé par la faute de sa femme. Ravana enlève Sita et l'emporte à Lanka, malgré la résistance du roi des vautours, un vieil ami du roi Dacaratha.

Cet enlèvement est le nœud de l'action, comme celui d'Hélène dans les poèmes homériques. Cependant Dasharatha, à qui l'âge rendait pesant le fardeau de l'empire, allait nommer Rama pour son successeur ; mais la reine Cayca, favorisant son fils Baratha, s'empresse de demander une audience à Dasharata. Elle lui rap-

pelle qu'autrefois sauvé par elle, il avait promis de lui accorder les deux premières grâces qu'elle lui demanderait, et c'est l'exil de Rama qu'elle exige maintenant en récompense du service qu'elle a rendu. En vain Dasharata la conjure de modifier ses demandes, lui offre tout ce qu'elle pourra désirer, à l'exception de ce qu'elle souhaite. L'inflexible belle-mère persiste, et Dasharata, lié par son serment, est forcé de condamner son fils à l'exil. Quelque temps après, il meurt en proie à une sombre mélancolie, et désespérant de revoir Rama. « O Rama ! ô mon fils ! » telles furent ses dernières paroles. Pendant ce temps, Rama, banni, s'enfonce dans l'immense forêt de Dandaka, suivi de son frère Lakchmanas, qui n'a pas voulu l'abandonner. Là, renouvelant les prodiges de son adolescence, il extermine les géants qui infestent les bois et les déserts, asiles des saints pénitents, et partage sa vie entre la bienfaisance et la prière. Au bout de douze ans, Rama reparait dans Aiodhia, refuse le trône, le cède à son frère Baratha, et continue à poursuivre le Daitas jusqu'au Djanasthana. Cependant la sœur de Ravana, irritée contre Rama, engage son frère à enlever Seita. Le tyran accomplit promptement les souhaits de sa sœur. Seita, enlevée, languit captive dans Lanka (Ceylan), par delà les mers. Soudain Rama se met en marche pour délivrer son épouse, et, s'enfonçant de plus en plus dans la péninsule, arrive au bord du fleuve de Pampa, qui baigne l'empire de Songriva, et veut cueillir dans le magnifique jardin de ce prince des singes quelques fruits pour secourir son frère, qui tombe épuisé de fatigue. Hanoumanou, gardien, du jardin, s'y oppose ; mais, bientôt éclairé sur les vrais intérêts de son maître, il entonne l'hymne à Vichnou, et promet à Rama que la puissante coalition des singes va marcher à sa suite sur Sanka (1). Rama part à la tête d'une forte armée composée de deux innombrables phalanges : les ours, qui ont à leur tête Djambouvan, et les singes commandés par Songriva

(1) Ces singes étaient les enfants des dieux, monstres merveilleux, lançant des rochers et des montagnes. Voici la description de ces êtres puissants, telle qu'on la trouve dans le Ramayana : Ces héros-singes déchiraient, avec leurs dents et avec leurs ongles ; ils étaient habiles et rompus au métier des armes, sachant transpercer de flèches, et briser les arbres les plus élevés ; doués d'une vélocité de course qui faisait honte aux flots de l'Océan ; de leurs pieds arrachant la terre de ses bases, et causant l'inondation des mers ; de leurs mains élevées dans les airs saisissant les nuages ; s'emparant sans crainte des éléphants qui parcourent les forêts ; s'enivrant du suc des palmiers et faisant tout trembler. A leurs redoutables cris, les oiseaux qui habitaient les cimes des arbres tombaient, les lions et les tigres s'effrayaient dans leurs retraites, et les reptiles monstrueux s'enfuyaient épouvantés.

On traverse le Dekhan, on arrive au bord de la mer ; mais là un obstacle invincible en apparence arrête les braves anti-ravanistes. Comment franchir ces flots redoutables séparant Lanka de la pointe de la grande péninsule ? Non moins fertile en expédients que terrible sur le champ de bataille, Hanoumanou enlace et accroche sa queue au rivage continental où se tiennent les singes ; puis, s'élançant sur le bord opposé, se cramponne de ses quatre mains au roc de Lanka. L'armée entière défile le long de ce pont improvisé. Alors les singes, par l'avis d'Hanoumanou, précipitent pêle-mêle dans le vaste bras de mer d'énormes blocs de pierre, et construisent ainsi, d'un rivage à l'autre, un pont de rochers sur lequel ours et singes passent sans danger. Cette route se nomme Ramicéram. On a donc atteint Lanka ; il ne s'agit plus que de la conquérir. Vingt batailles sont livrées successivement ; le sang coule. Ravana, frappé par Rama, expire au milieu des géants ses amis, que les singes écrasent, que les ours déchirent. Seita est délivré, et Rama retourne victorieux dans son empire. Après un règne heureux, il remonte au ciel.

Tel est le Ramayana, dont on a demandé si c'est la création d'un seul poète, ou la réunion de plusieurs compositions successives.

En effet, malgré une sorte d'unité, il est bien plus chargé d'épisodes que les poèmes d'Homère ; ce qui provient des nombreux récits placés dans la bouche des principaux personnages.

Il est à remarquer aussi que, dès le début du poème, l'auteur, Valmiki, s'introduit lui-même dans l'action comme un personnage. Il y est dépeint comme un de ces grands Mounis, ou sages vivant dans l'intimité des dieux.

Benjamin Contant pensait que « la comparaison du Ramayana avec l'Iliade, sous le rapport littéraire, philosophique et religieux, serait une entreprise singulièrement instructive et curieuse. Le contraste de la poésie simple et sublime d'Homère avec l'imagination exubérante de Valmiki, la similitude des événements et la différence des mœurs, jetteraient sur les modifications que les circonstances et les époques impriment à l'espèce humaine, un jour que nous pouvons à peine soupçonner encore. (1) »

Voici l'analyse sommaire du *Mahabharata* :

Chant premier.—Histoire des familles des Pandoos et des Kooros. — Dritarachta, fils de Vitchitravirga, qui avait pour ancêtres Bharata-Boudha et la lune, eut cent un fils appelés les Kooros ;

(1) Gatien Arnoult, *Dict. phil.*

l'aîné se nommait Doyodhana. Pandoo, second fils de Vitchitra-virga, eut cinq fils appelés les Pandoos. Le premier était le plus juste des hommes, le second était le plus fort, le troisième (Arjoon) était le plus habile à manier l'arc, le quatrième était le plus sage, le cinquième était le plus beau.

Après la mort de Pandoo, son frère Dritaracta devint roi ; mais Douryodhana, son fils aîné, s'empara du pouvoir ; et, dans la crainte que le gouvernement ne passât aux Pandoos, il voulut les faire périr en mettant le feu à leur demeure. Il crut les Pandoas brûlés ; mais ils échappèrent à cette mort violente, et, ayant traversé le désert, ils se réfugièrent dans la ville de Campela-

Ils devinrent bientôt célèbres et puissants par leur valeur et leur générosité, et Douryodhana résolut de partager l'empire avec eux. Il leur en donna la moitié avec Delhi, gardant pour lui-même l'autre moitié avec Hastinapour.

Chant deuxième. — Youdichthira envoie ses frères de tous côtés pour faire des conquêtes. Gloire des Pandoos. Envie des Kooroos ; ils ordonnent un sacrifice pour jouer aux dés. Préparatif du sacrifice.

Chant troisième. — Au moyen de dés pipés, Douryodhana gagne aux Pandoos tout ce qu'ils possédaient. Au dernier coup, ils s'engagent, s'ils perdent, à se confiner douze ans dans le désert, et à vivre cachés après ce terme. Ayant perdu, ils remplissent leur promesses. Un sage, Urihas Danus, exhorte Youdichthira à ne pas désespérer, et lui raconte l'aventure de Nalus. Récit des événements qui se passent dans cet intervalle de douze ans.

Chant quatrième. — A l'expiration des douze ans, les Pandoos se rendent du désert à la ville de Béruth, où ils se cachent.

Chant cinquième. — Les Pandoos sont découverts par Douryodhana, qui exerce contre eux les plus cruelles persécutions. Triomphe de l'injustice sur la terre. Kreeshma, qui était alors au plus haut point de sa gloire, et qui partout combattait le mal sous toutes ses formes, apprend les infortune de ses parents, et leur promet du secours. Arrivée de Kreeshna à Hastinapour, dans l'intention de se porter médiateur entre les Pandoos et Douryodhana. Celui-ci refuse la médiation. Alors Kreeshna ranime le courage des Pandoos, et devient le compagnon d'armes d'Arjoon. Le parti se rallie. On marche contre l'opresseur. Réunion des armées sur le lac Kurkhet.

JEAN CANADA.

(A continuer.)

LE PREMIER MERIDIEN UNIVERSEL.

On sait que la terre a la forme d'une boule, qu'elle est complètement isolée dans l'espace, et que, par suite d'une impulsion initiale du Créateur des mondes, elle est soumise à un mouvement de rotation qui lui fait faire un tour sur elle-même en un jour, et à un mouvement de translation qui lui fait faire le tour du Soleil en un an.

Le mouvement de rotation analogue à celui d'une toupie, se fait autour d'un axe idéal, dont les extrémités sont les pôles de la terre. C'est par l'effet de ce mouvement que tous les points du globe viennent successivement chaque jour en face du soleil.

Tout plan que l'on conçoit mené par l'axe du globe détermine, sur la surface, des demi-circonférences allant d'un pôle à l'autre, et auxquelles on donne le nom de *méridiens*; on s'en fait une idée en considérant les lignes que présente la surface d'une orange, et qui vont de la queue au bouton.

On peut concevoir sur le globe une infinité de méridiens; on en considère ordinairement 360, uniformément repartis, qui divisent la surface totale en 360 fuseaux d'un degré. La distance de deux méridiens quelconques, comptée en degrés, constitue ce que l'on nomme une *différence en longitude*, ou simplement en *longitude*.

Rien ne distinguant les méridiens les uns des autres, on choisit un méridien initial; qu'on nomme *premier méridien*, et à partir duquel on compte les longitudes, tant vers l'orient que vers l'occident, de *zéro* à 180 degrés dans chaque sens.

Dès le temps de Ptolémée (1er siècle), on avait pris comme point de départ le méridien de l'île de *Fer* (des îles Fortunées ou îles Canaries); c'était la plus lointaine terre connue à l'occident, et ainsi on n'avait à compter que des longitudes orientales, s'étendant sur l'Afrique, sur l'Europe et sur l'Asie; la construction de nos mappemondes est encore basée sur ce choix: on dessine dans

un même hémisphère l'Afrique, l'Europe, l'Asie presque entière et l'Australie ; l'autre hémisphère contient les deux Amériques, la pointe orientale extrême de l'Asie, et la multitude des îles de l'océan Pacifique.

Dans les temps modernes, les observatoires se sont multipliés, chaque peuple a voulu avoir son premier méridien, ce qui donne lieu, pour la marine, à des publications multiples, dont la concordance ou les différences ne se montrent pas immédiatement.

Par exemple, la *Connaissance des temps* et le *Nautical Almanac* donnent des tableaux numériques fort étendus, calculés l'un pour le méridien de Paris, l'autre pour le méridien de Greenwich, situé à 2 degrés et un tiers à l'ouest du premier.

Les relations internationales, qui se multiplient de plus en plus, réclament impérieusement l'uniformité en tous les points où la chose est possible. Ainsi ont été amenées, et l'*Union postale*, qui nous procure de si grands avantages ; et l'*Union monétaire*, à laquelle déjà plusieurs nations doivent la suppression du change ; et l'*Union métrique*, qui donne déjà les mêmes unités de mesure à vingt-deux nations des deux mondes.

Espérons que bientôt aussi s'établira l'*Union nautique*, qui, dans des éditions en langues diverses, donnera, aux navigateurs de toutes les nations, des tableaux identiques, et permettra de comparer directement les observations astronomiques ou maritimes.

C'est là l'objet de la démarche faite récemment par le gouvernement des Etats-Unis auprès de la France : convoquer un congrès pour l'adoption d'un premier méridien commun, et même pour un règlement conventionnel sur les heures. Cette demande a été mentionnée dernièrement au Sénat canadien, à Ottawa.

M. Camille Flammarion, dans un article qui a été reproduit par plusieurs journaux de ce pays, expose les inconvénients de la diversité actuelle.

Le principal résultat du changement de date sur les registres de bord, quand les marins traversent le 180^e degré de longitude. Comme ils comptent à partir de méridiens différents, le changement de date ne se fait pas au même endroit, même pour deux vaisseaux voyageant ensemble, s'ils appartiennent à des nations différentes.

Il arrive ainsi que des vaisseaux qui abordent au loin sur des îles ou sur des côtes, se disent être en un jour autre que celui que comptent les indigènes. Un même phénomène qui se produirait alors serait inscrit sous des dates différentes dans les annales des deux peuples.

Il est évident qu'il y a là une réforme urgente à faire ; il

importe que l'on choisisse un premier méridien commun ; que les changements de date à bord des navires se fassent uniformément au 180^e degré de ce méridien initial, et que sous le rapport du jour, ces changements de date mettent les marins d'accord avec les habitants des pays qu'ils parcourent.

Poser ainsi la question, c'est en indiquer la solution. En effet en vertu d'un fait qui ne se discute pas, mais qui se constate simplement, c'est l'Europe qui impose à l'univers la date ou le jour, en même temps que les fêtes religieuses. L'Afrique passe devant le soleil en même temps que l'Europe ; l'Asie et l'Australie passent devant le soleil quelques heures plus tôt, l'Amérique quelques heures plus tard.

C'est la pointe orientale de l'Asie, la presqu'île d'*Anadyr*, vers le détroit de Behring, qui entre en premier lieu dans une date quelconque, un dimanche par exemple, tout le reste de l'univers étant encore au samedi ; puis arrivent successivement le Kamtchatka, le reste de l'Asie et l'Australie, l'Europe et l'Afrique, l'Islande et le Groënland, l'Amérique méridionale et l'Amérique septentrionale ; c'est le territoire d'Alaska qui entre en dernier lieu dans la date que nous considérons, dans la journée du dimanche.

En même temps que l'Alaska commence la journée du dimanche la presqu'île d'*Anadyr* est sur le déclin de cette même journée. Il y a donc un moment fort remarquable où tous les peuples du Globe sont au dimanche : les Américains dans la matinée les Européens et les Africains dans le milieu du jour, les Australiens et les Asiatiques dans la soirée.

Une heure plus tard, la presqu'île d'*Anadyr*, qu'il faut considérer comme le commencement des terres, sera entrée dans la journée du lundi, où la suivront les autres pays, comme ils étaient arrivés successivement au dimanche.

C'est donc au détroit de Behring, entre l'Alaska et l'*Anadyr*, que les territoires changent de date ; c'est aussi au méridien du détroit de Behring que les marins de tous les pays doivent changer de date en route, pour se trouver d'accord avec les terres qu'ils visitent, et d'accord entre eux.

Par suite, c'est le méridien opposé à celui de Behring qui doit être compté comme premier méridien international et universel.

Quel est ce méridien central, qui, par les faits géographiques exposé précédemment, s'impose comme premier méridien général ?

C'est le *méridien de Rome*, à 10 degrés à l'est du méridien de Paris, à 30 degrés à l'est du méridien de l'île de Fer. (1)

(1) Ce méridien serait à 0°07'08" à l'ouest du dôme de Saint-Pierre, et arriverait

Au point de vue des longitudes, c'est le méridien de Rome qui forme la ligne médiane de tous les pays, au moment fugitif où l'on compte partout la même date, le même jour, la même fête religieuse.

C'est lorsqu'il est midi à Rome que tous les pays se trouvent en même temps dans la même journée, les uns au milieu, d'autres dans la matinée, d'autres dans la soirée.

Quelques minutes plus tôt, la partie extrême de l'Alaska n'était pas encore arrivée à cette journée; quelques minutes plus tard, la presque île d'Anadyr sera déjà entrée dans la journée suivante.

C'est donc bien Rome qui commande le jour, la date, les fêtes, à tout l'univers; c'est le méridien de Rome qui est le vrai *méridien central* du monde, le *premier méridien international et universel*.

En marquant *zéro* au méridien de Rome, on aura 180 degrés au méridien de Behring, juste à l'endroit où se fait aujourd'hui le changement de date entre les pays, et où se fera aussi le changement de date sur tous les navires en passage.

En adoptant le premier méridien de Rome (à une demi-minute de temps à l'ouest de Saint-Pierre), on n'aura rien à détruire sur le canevas des cartes où les longitudes partent de l'île de Fer ou de Paris: il suffira de transporter le zéro à 30 degrés à l'est de l'île de Fer, à 10 degrés à l'est de Paris; la correction des tableaux des longitudes sera de même fort simple, puisque le changement ne portera que sur le chiffre des dizaines.

Une amélioration importante sera introduite en même temps sur les cartes, soit anciennes soit nouvelles: on tracera les méridiens, ou on les renforcera, de 15 en 15 degrés (15 est la 24^e partie de 360), et l'on y inscrira une double notation, savoir: le nombre des degrés (15, 30, 45, etc.), et les différences d'heure avec Rome (1 heure, 2 heures, 3 heures, etc.); à l'ouest, on mettra le signe *moins* devant ces différences.

Si l'on trace les méridiens de 5 en 5 degrés, ces méridiens intermédiaires, sans qu'il soit besoin de l'inscrire, indiqueront des différences de temps de 20 minutes.

Enfin, si les méridiens sont tracés de degré en degré, les différences de temps seront de 4 minutes, et l'on pourra forcer le trait de 5 en 5 degrés, ce qui indiquera des différences de temps de 20 en 20 minutes.

devant le Soleil une demi-minute plus tard que la grande basilique; un observatoire international, à la fois astronomique et météorologique, pourrait être construit en cet endroit de la campagne de Rome; on sait qu'un tel établissement est mieux placé à la campagne qu'à la ville.

On constatera ainsi, à la simple vue des cartes, qu'au moment où il est midi à Rome, il est midi en même temps (à quelques minutes près) à Berlin, à Copenhague, à Palerme, à Tripoli, à Saint-Philippe-de-Benguéla; 1 heure à Constantinople, 2 h. à la Mecque, 3 h. à Mascate, 4 h. à Bombay, 5 h. à Calcutta, 6 h. à Malacca, 7 heures du soir à Shanghai, 8 h. à Miaco, 9 h. à Melbourne, 10 h. à Penjinsk, 11 h. à Aukland, minuit enfin au détroit de Behring.

En regardant à l'ouest du méridien central, on reconnaît que lorsqu'il est midi à Rome, il est 11 heures du matin à Liverpool, 10 h. à Saint-Louis du Sénégal, 9 h. au Groënland, 8 h. à Para, 7 h. à Halifax, 6 h. à Washington; 5 heures du matin à Saint-Pierre sur le Mississipi, 4 h. à El-Paz, 3 h. à New-Westminster, 2 h. au Port des Français, (Alaska), 1 h. à Honolulu, minuit enfin au détroit de Behring.

Nous touchons maintenant à la question délicate de *l'heure universelle*; mais sur ce point encore, la solution semble se présenter d'elle-même: il faudra distinguer *l'heure locale et l'heure centrale*.

Il est évident que chaque pays doit conserver l'usage de son *heure locale*, telle qu'il l'a maintenant.

Les horloges publiques d'une ville pourrait toutefois, par l'emploi des doubles aiguilles à angle fixe et à couleurs différentes, indiquer *l'heure locale* par des aiguilles noires, et *l'heure centrale* par des aiguilles pâles.

Mais les navires, qui changent continuellement de longitude, ne sauraient avoir d'heure propre; à quelque nation qu'ils appartiennent, leurs chronomètres devraient tous être réglés sur *l'heure du méridien central*, l'heure de Rome, qu'on pourrait nommer *heure centrale*. Des navires en rencontre pourraient ainsi constater l'accord de leurs chronomètres, et leurs journaux de bord donneraient toujours à un même phénomène la même heure, savoir *l'heure centrale*.

L'heure centrale pourrait aussi être utilisée pour les services lointains des dépêches télégraphiques; on aurait sous les yeux des horloges à *temps local* et à *temps central*.

Les livres contenant les éphémérides à l'usage des astronomes et des navigateurs, mentionneraient les phénomènes en temps de Rome, et les chiffres seraient les mêmes sous diverses langues; il sera toujours facile de calculer *l'heure locale* pour chaque longitude.

En résumé: prendre pour premier méridien international et universel le méridien central des terres qui passe tout près de

Rome (10 degrés à l'est de Paris, 30 degrés à l'est de l'île de Fer;) marquer spécialement les méridiens de 15 en 15 degrés ou de 5 en 5 degrés, et y inscrire à la fois les degrés et les différences d'heure avec Rome; régler tous les chronomètres sur *l'heure centrale* ou l'heure de Rome, construire des horloges locales indiquant simultanément le *temps local* et le *temps central*: telle paraît devoir être la solution de la question posée en ce moment, pour l'unification du système des longitudes, en degrés et en temps. (1)

Il serait bon que l'on établît des observatoires sous l'Equateur même en quelques points principaux, par exemple: sur le méridien central, rivière de l'Ogouvé à l'est du *Gabon*; à 90 degrés ou à 6 heures à l'est, côte nord de l'île de *Sumatra*; à 90 degrés ou à 6 heures à l'ouest, près de *Quito*.

Le congrès qui opérera ces réformes méritera la reconnaissance de la postérité chez tous les peuples, et Rome aura ainsi un titre nouveau s'ajoutant à tant d'autres qui en font la capitale du monde chrétien, c'est-à-dire du monde civilisé.

A. MICHEL.

(1) Dès maintenant, les horlogers peuvent construire des systèmes d'aiguilles donnant les deux temps. A Québec par exemple, l'angle des petites aiguilles doit comprendre 27 divisions du cadran et 8 dixièmes, et l'angle des grandes aiguilles, 26 divisions. A Montréal, ces deux angles doivent être respectivement de 28 divisions, 7 dixièmes, et de 16 divisions; à Toronto, de 29 divisions 4 dixièmes, et de 7 divisions.

LETTRE DE M. RAMEAU.

NOTES HISTORIQUES SUR LAMOthe-CADILLAC.

M. E. Rameau a bien voulu nous adresser la lettre suivante. Nous la publions intégralement ainsi que le mémoire de LaMothe-Cadillac qui l'accompagne, car le tout est fort intéressant :

Des travaux considérables qui m'ont retenu tout ce printemps à la session du congrès scientifique à Paris, m'ont empêché de vous accuser plutôt réception de votre numéro du mois de février dernier sur le mariage de LaMothe-Cadillac.

Je vous avoue humblement que l'acte de mariage que vous avez produit me paraît une preuve sans réplique, et il faut bien croire que Cadillac a épousé une fille du Guyon de Québec. Quand aux lettres de M. de Menneval, auxquelles je faisais allusion, je commence à penser, d'après votre document, que ce bon gouverneur de Port-Royal très en colère contre notre Gascon intrigant et farceur qui lui jouait une foule de mauvais tours, aura écrit *ab irato* et sur des renseignements surperficiels cette correspondance où il cherche autant qu'il le peut à mépriser Cadillac et tout ce qui lui touche.

Mais quoique je me trouve convaincu d'erreur, permettez-moi de vous signaler une petite rectification à opérer dans l'acte de naissance—il s'agit de la mère de Cadillac : son nom dans cet acte est dit : *Jeanne de Malenbant*, mais il est probable qu'on a mal lu le manuscrit, car elle s'appelait en réalité : *Jeanne de Malenfant*.⁽¹⁾

(1) L'erreur doit être imputée au correcteur d'épreuves. N. de la D.

Cette famille de Malenfant était d'une famille distinguée de la Gascogne.

Comme je vous avais dit avoir quelques documents relatifs à Cadillac et que vous m'avez paru désirer en avoir connaissance, je vous adresse aujourd'hui, en même temps que cette lettre, un long extrait d'un mémoire fort intéressant rédigé par lui en 1692 sur la côte de la Nouvelle-Angleterre et de l'Acadie.

Il ne vous échappera pas que les détails très circonstanciés et très délicats contenus dans cet écrit, supposent, de la part de leur auteur, beaucoup d'intelligence, et une hardiesse peu commune. Si nous nous reportons aux difficultés du temps, et aux susceptibilités ombrageuses, des hommes de cette époque vis à vis des étrangers, nous sommes obligés de reconnaître que cet audacieux partisan a dû risquer cent fois sa vie pour les recueillir.

Je crois que c'est la plus ancienne description qui existe de ces parages, de même que la carte de Boston que je vous ai signalée en janvier, et qui a été réimprimée à Boston en 1880, est sans doute le plus ancien plan de cette région.

Voilà entre parenthèse de quoi répondre à bien des vantardises américaines. Non-seulement ces messieurs ne possédaient point de tels documents sur le Canada, mais c'est dans nos archives qu'il leur faut retrouver les titres de leur propre histoire primitive.

Revenons maintenant à Cadillac :

Il quitta l'Acadie entre 1692 et 1694, puis devint Gouverneur du pays de Détroit en 1700. Il existait déjà en ce lieu depuis 1687 un rudiment de fort, établi par M. de LaDurantaye et qui avait coûté 17,944 livres et 16 sols ; mais ce fut Cadillac qui fut réellement le créateur de la colonie.

Il est assez difficile d'établir nettement quelle était sa situation ; car s'il était gouverneur il était aussi seigneur terrien, et ces deux qualités se mêlent d'une manière assez peu compréhensible.

Vous verrez par un acte de concession, dont j'ai ajouté la copie au mémoire précité que : il stipule les rentes censives et terriennes, au profit de la couronne, ainsi que le droit de préemption, tandis que il parle de son manoir seigneurial auquel l'hommage devra être rendu.

De plus, dans un vieux plan dont j'ai pris copie aux archives, on distingue les terres de M. de Cadillac de celles qui font partie de la censive royale ; et dans un recensement de 1749, on mentionne

encore à part : *le domaine de M. de Cadillac*, ainsi que les tenanciers qui l'occupaient.

Enfin une lettre de M. de Pontchartrain du 13 mai 1710 établit clairement que moyennant les droits qui lui avaient été concédés, Cadillac se chargeait à ses risques et périls de tous les frais de l'entreprise.

De tout ceci on pourrait conclure qu'il remplissait à Détroit un rôle analogue à celui que jouèrent en Acadie, au commencement du 17^{me} siècle, Pontincourt, D'Aulnay et les autres grands feudataires que la France y avait établis ; ce système était aussi celui qui fut suivi par la couronne d'Angleterre ; s'il avait réussi, peut-être eut-on vu à Détroit, au moins pendant un certain temps, une sorte de petite principauté relevant de la couronne de France, bien autrement importante que les modestes seigneuries du Canada ? Seulement il faut remarquer que d'une part la situation était beaucoup moins nette et plus limitée que celles des grands feudataires acadiens et anglais, puisqu'à chaque instant on distingue le domaine de la couronne et le domaine de M. de LaMothe ; et d'autre part il est visible que la position même de Détroit plaçait ce dernier dans la subjection absolue du gouverneur canadien, puisqu'il ne pouvait gouverner avec l'Europe qu'en passant par ses mains.

Je vous ferai observer en terminant que le recensement de 1749, en distinguant encore le domaine de M. de LaMothe, donne à supposer que ses héritiers, plus heureux que ceux de d'Aulnay, avaient conservé au moins une partie de ses droits.

Il y a un fait qui semble confirmer cette supposition, c'est que en 1785, une dame Grégoire, se disant son arrière petite fille, adressa diverses réclamations au gouvernement des États-Unis, dont elle obtint même la concession de l'île des Monts-Déserts sur la côte du Maine.

Je terminerai ces notes en vous annonçant que mon excellent ami M. Margry, met en ce moment la dernière main au dernier volume de l'histoire primitive de Mississipi,—collection de documents des plus précieuses pour l'histoire de l'Amérique. Dans ce dernier volume il y aura, je le sais, un grand nombre de documents relatifs aux faits et gestes de LaMothe-Cadillac au Détroit et en Louisiane. Il est possible que l'on puisse en tirer plusieurs éclaircissements sur son administration au Détroit.

Je ne veux pas terminer cette lettre, sans vous faire savoir que

dans les dernières séances du Congrès des sociétés savantes à Paris, j'ai proposé et fait accepter pour l'an prochain la question suivante : *Comment se fait-il que la race française montre si peu d'énergie progressive en Europe, tandis que la branche de cette race restée en Amérique, au Canada, y manifeste une puissance de développement non-seulement très considérable, mais supérieure même à celle de la race anglo-saxonne.—Analyser l'un et l'autre phénomène, et en chercher les raisons.*

Je me propose certainement de prendre une part considérable à cette discussion, mais je serais heureux de voir quelque Canadien distingué venir lui aussi figurer dans cet important débat.

Le Congrès scientifique s'ouvrira comme d'habitude dans le courant d'avril 1884.—Si quelques personnes du Canada pouvaient se trouver à Paris vers cette époque, je serai tout à leur disposition pour les présenter au président et les faire agréer comme devant participer aux réunions et aux discussions.

Veillez monsieur agréer l'assurance des sentiments distingués de considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Votre tout dévoué,

E. RAMEAU.

*
*
*

Extrait d'un mémoire rédigé en 1692 par LaMothe-Cadillac sur l'Acadie et les côtes de la Nouvelle-Angleterre. Le dit mémoire copié par moi aux archives de la Marine.

E. RAMEAU.

Cet extrait forme à peu près les deux cinquièmes du mémoire. Le commencement qui est omis dans cette copie ne contient que la description de l'Acadie.

Schiguinigtou ou Beau-bassin est à 22 lieues par mer des Mines et 28 du Port-Royal. Le bassin est fort grand, mais il assèche aussi à basse mer. Ce sont des prairies à perte de vue de tous côtés. Il y a quantité de petites rivières, de petites vallées et des pacages pour nourrir des milliers de bêtes ; Les bleds n'y ont pas bien réussi, à cause que les brouillards les perdent lorsqu'ils sont en fleur. Quelques habitants se sont jetés dans la profondeur des terres pour éprouver si le bled y viendra, il y a apparence qu'ils y réussiront. Ce lieu n'est pas propre pour la pêche, il est bon pour la traite des pelleteries ; il y a du plâtre et du charbon de terre : c'est la même nation de sauvages.

Rivière St-Jean—Entrée de la rivière—un fort à 4 bastions abandonnés—un défilé entre deux rochers—bois magnifiques—mine d'étain—il a remonté la rivière jusqu'à 150 lieues en canot d'écorce,—plusieurs forts des Mikmaks—leurs cultures de blé d'inde, fèves, citrouilles, etc.,—il y a un fort dans l'intérieur sur le bord d'un lac dit Madagouaska où ils se réfugient dans les grands dangers.

Pesmocady (Pessamacady) il y des îles à l'embouchure et j'ai ouï dire aux Anglais que si cette île leur appartenait ils y jetteraient dessus des taureaux et des vaches sans y toucher de dix ans. Cela donnerait un grand revenu par les viandes et par les cuirs.

Mejaïs—à dix lieues de Pesmocady—beaucoup de loups marins.

Monts-déserts à 20 lieues de Mejaïs.

Pentagouët—à 14 lieues de Monts-déserts.

Rivière St-George—à 8 lieues de Pentagouët.

Paincuit—à 7 lieues de la rivière St-George. C'est le premier endroit habité par les Anglais ; il y avait un fort avec 12 pièces de canon, les Cannibas l'ont pris l'automne dernier, et ont tué 80 hommes. Ils donnèrent quartier au gouverneur et à six de ses gens sur la demande qu'un de leurs chefs appelé *Matequando*, leur en fit, ce qu'ils ne lui accordèrent qu'avec peine ; ils ont brûlé plusieurs habitations autour de ce lieu et ils ont tué en tout 140 hommes, les femmes et enfants prisonniers non compris. A cinq lieues du large de Paincuit il y a 2 petites îles appelées Meniguen et Montenicut. Sur la première, il y a deux habitations et sur la dernière, il y en a une vingtaine. Ce sont tous des pêcheurs qui font la pêche de la morue autour de ces îles-là. Quoique cette côte soit habitée jusqu'à Baston, je n'en ferai pas le détail lieu par lieu, ni village par village, il serait trop long, vu qu'il n'y a point de fort ni de hâvre considérable.

Boston—Détails sur l'entrée de la rivière—le fort est sur une île ; il y a 16 pièces de canon et 60 hommes de garnison ; il y a deux passes, il faut prendre celle de tribord en entrant, etc., etc. Sur le quai il y a une batterie de canon à chaque bout, l'une de onze pièces et l'autre de sept.....Les deux tiers de la ville est bâti de bois et le reste de briques ou de pierres, les maisons en sont belles et fort propres ; elle est composée de marchands et de matelots, il y a fort peu de gens de qualité. Elle est riche en argent et en marchandises ; leur principal commerce est la pêche, qu'ils font ordinairement à la côte d'Acadie, c'est le meilleur retour qu'ils peuvent faire, soit en Espagne, en Angleterre, en Italie, ou aux îles ; ils ont quantité de peaux de cerfs, peu de castors et

autres pelleteries et surtout aujourd'hui à cause de la guerre qu'ils ont avec les Cannibas Ils nourrissent quantité de bêtes à cornes, des bêtes à laine, des cochons et des chevaux ; de tout ceci ils en ont le débit surtout aux Barbades : De denrées ils n'en ont que ce qu'il leur en faut pour leur subsistance et ils sont même le plus souvent obligés d'en faire venir de la Manhatte, autrement Nouvelle-York ;

Ils batissent quantité de navires qu'ils vendent à la vieille Angleterre sur quoi ils profitent beaucoup. Ils ont cela de bon qu'ils chassent de meute ; par exemple un particulier qui aura 10 mille francs se mettra en part sur 10 vaisseaux ou davantage, en sorte que pour faire une cargaison de 20 mille livres ils se mettront 20 ensemble et par ainsi ce particulier qui n'a que dix mille francs se trouve associé sur dix navires ou plus si bien qu'il faudrait qu'il fut bien malheureux pour perdre tout à la fois.

Il y a quantité d'ouvriers et de gens de métier ; ils ont beaucoup des esclaves c'est-à-dire de nègres et de nègresses qu'ils firent venir au commencement de leur établissement et quoique cette nation vienne du pays chaud, cela n'empêche pas que les natifs du pays et de ce climat quoique froid, n'y soient parfaitement accoutumés ; bien plus, c'est qu'ils en sont plus forts, plus vigoureux et de plus grande fatigue, fort adroits d'ailleurs tellement qu'un particulier qui aura cinq à six petits nègres, donnera un métier à chacun d'eux ; l'un sera boulanger, l'autre cordonnier, etc., et ceux qui sont à la campagne travaillent et labourent admirablement bien ; cette race a beaucoup multiplié et par conséquent on voit que ces esclaves gagnent non-seulement leur vie, mais même qu'ils enrichissent leur maître.

Les Anglais ont une loi ou coutume qui blesse l'honnêteté et qui est contre les bonnes mœurs, c'est que si un particulier doit de l'argent et qu'il ne soit pas en état de payer il ne font point difficulté de le vendre sur les lieux ou bien de l'envoyer faire vendre aux Barbades et cela sans exception, soit homme ou femme.

Ils sont républicains dans leur âme et ennemis jurés du gouvernement et de la domination. Il y a six églises : trois qui se sont réformés de l'Anglicane, une d'Anabaptistes, et une des protestants de France qui s'y sont réfugiés. Il y a actuellement 1200 hommes portant les armes et en peu de temps on pourrait en rassemblant ceux qui sont à la campagne faire 6 mille hommes.

De l'autre côté de la rivière est *Charleston*.

Ile Martin-Vigners : Il y a des sauvages qui sont civilisés, ils

sont de la même religion que les Anglais et ont un ministre parmi eux.

RODEILLAN (Rhode Island) est presque toute bâtie en brique, ses habitants sont tous juifs ou couacres (quakers) il n'est pas croyable la quantité de bêtes à cornes, à laine et cochons qu'ils nourrissent. — Point de fort. 200 hommes portant les armes, à 29 lieues de là vers Baston, les protestants de France se sont établis, ils appellent cet endroit la Nouvelle Rochelle.

LA MANATTE ainsi appelée lorsqu'elle était aux Hollandais est proprement une île qui a 3 lieues de long et une de large. Le fort est situé sur une pointe de terre en triangle et sur le bord de deux rivières, il a 4 bastions, il est revêtu de pierre et terrassé sur trois faces, au nord, au sud et à l'est. A l'ouest il n'y a que quelques petits logements. La porte est de ce côté-là. Il n'y a qu'un méchant fossé qui est presque comblé à l'est et au nord. Il y a un fort beau magasin d'armes et en bon état..... Autour du fort, il y a 27 pièces de canon de fer et 4 petites pièces de fonte. Il est entouré de maisons de toutes parts, hors du côté du sud. Il ne saurait canonner dans la rade sans raser et renverser presque toute une rue; il en est de même du côté de la ville qui est bâtie de briques, elle n'est renfermée ni de murailles ni de pieux, il y a un quai de bois. Il y peut avoir dans la ville, 900 hommes portant les armes mais en peu de temps, ils pourraient rassembler 3000 hommes.

A cela, il faut remarquer qu'il y a beaucoup de crouacres ou trembleurs qui ne veulent point se battre. Les Hollandais ont leur église dans le fort. La garnison est de 60 hommes, il y a des calvinistes de Luthériens, d'Anabaptistes, de juifs, de trembleurs, d'Abadiens, de protestants de France et quelques catholiques.

Chaque religion a son temple et bonne liberté pour l'exercer. Leur commerce est en castor et en pelleteries, huile de baleine, lard, farines, futailles, chevaux, tabacs; ils sont presque tous hollandais, il n'y a qu'une quarantaine de familles anglaises; il y a beaucoup de français.

De l'autre côté de la rivière du sud il y a une petite ville nommée Niu-Zorzé (New-Jersey) ce n'est pas grand chose. De la Nouvelle York, à Orange, il y a 35 lieues. C'est un petit fort qui n'a pas de défense, il y a quelques pièces de canon en très méchant ordre et peut-être 60 hommes portant les armes.

De Manatte en PENNSYLVANIE, on compte 90 lieues. On l'appelle ainsi à cause d'un couacre qui s'appelle Penn qui en est le Seigneur. C'est un grand bourg, les maisons sont éloignées les uns

des autres. Il n'y a pas de fort. Ils ont des mines de fer et de ferrières, cela leur donne un grand profit, car ils en débitent beaucoup. Ils font aussi du verre.

Il y a un bon mouillage dans toute la bay au dedans du cap de Lordbaye (cap de Corbay) c'est ce qu'on appelle *Mereiland* (Maryland) qui est la Virginie même, il y a plusieurs catholiques et 7 ou 8 prêtres, il y a plusieurs bons havres. On peut dire que c'est la terre de promission, car elle rend en grain au centuple et en toubaq (tabac).

Dans tout ce pays de Virginie, ils ont une louable coutume, c'est qu'il n'en coûte rien aux passagers qui sont bien traités, et pour cela ils ont établi des auberges en plusieurs endroits et les aubergistes au bout de l'an rapportent leurs comptes avec le nom et surnom de ceux qu'ils ont logés et le pays se cotise et en fait le paiement.

Ce climat n'est pas sain et les gens y meurent fréquemment. On croit que cela vient de la quantité de fruits qu'ils mangent, ou bien des eaux qui sont mauvaises. Les Français s'y portent mieux que les Anglais. Il n'y a pas de fort, 200 hommes portant les armes.

CONCESSION ACCORDÉE PAR M. DE CADILLAC EN 1707
SUR LA RIVIÈRE DE DÉTROT, AU SIEUR FRAN-
ÇOIS FAFFARD DELORME.

Concession au sieur François Faffard Délorme, interprète à ce poste, de 2 arpents de front sur 30 de profondeur; sous condition d'une rente de 15 livres au profit de la couronne; la dite concession tenant d'un long à notre manoir, de l'autre à François Bosseron, du sud au Détroit.

La classe réservée, le concessionnaire devra planter chaque année en mai devant la porte du *manoir Seigneurial*; moudre tous ses grains au moulin du dit manoir, payer les droits de lots et ventes. Sauf toutefois que s'il veut vendre le gouvernement aura le droit de préemption, il devra souffrir le passage des chemins, et concourir à la défense commune.

Il lui est interdit pendant 10 ans d'exercer ou de faire exercer les professions de forgeron, armurier ou distillateur. Il lui est également interdit de vendre de l'eau de vie aux Indiens.

UNE ETRANGERE

(Suite.)

XXIV

Il daigna s'acheminer vers la pelouse où elle était. Une fois là il fit de son mieux pour se rendre parfaitement désagréable, en gardant le silence avec un air plein de hauteur. Son idée était qu'il se le devait à lui-même. Il désapprouvait complètement les façons de Lansdowne, qui ne quittait pas Octavia.

— C'est fort malappris de sa part, se disait-il mentalement ; que se propose-t-il par là ?

Octavia ne songeait nullement à se demander ce que se proposait lord Lansdowne. Elle préférait laisser voir qu'elle se sentait heureuse, et ne pas paraître se douter qu'il y avait là quelqu'un qui la regardait sévèrement. Pourquoi n'aurait-elle pas trouvé lord Lansdowne aimable ? C'était un fort gentil jeune homme, plein de gaieté et d'esprit. Il aimait toutes les nouveautés agréables, et Octavia était pour lui une nouveauté agréable. Depuis quelque temps il méditait un voyage en Amérique, et Octavia répondait aux innombrables questions qu'il lui adressait sur son pays.

Barold s'éloigna, mécontent et triste.

— Il est grand temps que je m'en retourne à Londres, se dit-il à lui-même.

— M. Francis Barold a l'air tout morose, dit mistress Burnham à lady Thébaldo.

— Je ne l'ai point remarqué, répondit Sa Seigneurie.

Mais quand Barold passa près d'elle, elle lui fit un signe de tête.

— Où est Lucia ? lui demanda-t-elle.

— Je viens de la voir, il y a une demi-heure avec M. Burmiston, répondit-il froidement.

Et il ajouta :

— Avez-vous quelque commission pour ma mère ? Je retourne demain à Londres, et je partirai de bonne heure.

Lady Théobald devint toute pâle. C'était une chose qu'elle n'avait point prévue et qui bouleversait entièrement ses projets.

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda-t-elle avec raideur.

— Rien du tout, répliqua-t-il. Je suis seulement resté ici plus longtemps que je ne comptais.

Elle se mit à tortiller entre ses doigts un de ses bracelets.

— Vous m'obligeriez si vous vouliez bien aller chercher Lucia.

Lady Théobald n'avait pas la moindre intention de laisser déjouer ses plans. Tant d'indifférence montrée d'un côté, et de l'autre une révolte si ouverte étaient de nature à la faire s'y obstiner davantage. Ce n'était pas pour rien qu'elle avait élevé Lucia sous ses yeux. On avait bien pu, dans ces derniers temps, déranger un peu ses habiles combinaisons, mais elle ne se considérait pas comme définitivement battue. Avec l'aide de M. Dugald Binnie, elle finirait certainement par avoir raison de Lucia, quoique M. Dugald Binnie ne lui ait pas été encore d'un bien utile secours. Elle accomplirait son devoir jusqu'au bout. Elle aimait à se persuader que, si elle pouvait inspirer à Lucia une disposition d'esprit convenable, elle n'aurait pas grand-peine à venir à bout de Francis Barold.

XXV

Barold n'avait pas mis beaucoup d'empressement à aller chercher Lucia. Il s'était arrêté pour regarder une partie de *lawn-tennis*, engagée entre Octavia et lord Lansdowne, et il avait fini par oublier complètement la commission de lady Théobald.

Octavia était restée quelque temps sans le voir. Elle était en train de jouer avec animation, et lord Lansdowne semblait enchanté d'être son partenaire.

Le mouvement du jeu l'ayant amenée près de Barold, elle s'aperçut, en se retournant, qu'il avait les yeux fixés sur elle.

— Depuis quand êtes-vous là ? lui demanda-t-elle.

— Depuis quelque temps, et je voudrais vous parler lorsque vous serez libre.

— Très bien, dit-elle, après un moment de réflexions ; le jeu va bientôt finir. J'allais faire un tour dans les serres avec Lansdowne, mais, je pense, qu'il peut attendre.

Elle retourna sur la pelouse et termina la partie avec le même entrain qu'auparavant. Barold se dirigea alors de son côté. Il s'était senti blessé de ce qu'elle n'avait tenu aucun compte de sa présence quand il s'était trouvé près d'elle. Il lui en voulait du plaisir qu'elle semblait prendre dans la compagnie de ceux qui l'entouraient et, lorsqu'il l'emmena avec lui en laissant lord Lansdowne évidemment contrarié, il ne put s'empêcher de remarquer avec désappointement, qu'elle n'était nullement nerveuse et ne semblait pas s'étonner de son silence.

— Qu'avez-vous donc à me dire ? demanda-t-elle. Allons nous asseoir dans un de ces bosquets.

Ils firent quelques pas en silence.

— Pourquoi ne dites-vous rien ? lui demanda-t-elle ?

Il la regarda ; son visage s'était comme illuminé, ses yeux exprimaient une sorte d'excitation ; Barold n'y comprenait rien.

Ils entrèrent sous un berceau de verdure. Octavia s'y assit en appuyant ses coudes sur une petite table rustique placée devant elle. Puis relevant la tête pour regarder les vignes-vierges qui couvraient le treillage :

— Maintenant qu'est-ce que vous avez à me dire ?

Barold était pâle et cherchait évidemment à conserver son calme ordinaire.

— Je vous ai amenée ici pour vous adresser une question.

— Eh bien ? j'espère qu'elle n'est pas d'une trop grande importance. Vous paraissez terriblement sérieux.

— Elle est assez importante, répondit-il d'un air ironique. Vous allez, sans doute, bientôt vous éloigner d'ici ?

— Cela n'est pas précisément une question, et elle n'a pas la même importance pour vous que pour moi.

Il se tut un instant, ennuyé de la difficulté qu'il trouvait à continuer, ennuyé aussi de ce qu'elle conservait son air de parfaite tranquillité.

Mais, à la fin, prenant son parti.

— Je ne crois pas que vous vous attendiez à la question que je vais vous poser ; moi-même, je ne m'attendais pas à la faire avant ce moment. Je ne comprends même pas pourquoi... je m'y prends si maladroitement et pourquoi je me sens... tellement à mon désavantage... Je vous ai amenée en cet endroit pour vous

demander.... si vous consentiriez à m'épouser ?.....

Il avait à peine dit ces mots que toutes les petites façons gaies et légères d'Octavia avaient complètement disparu. Barold en fut heureusement impressionné. Aussitôt qu'il eut cessé de parler, il rencontra son regard directement fixé sur lui. Ses yeux étaient étonnamment grands, brillants et limpides.

— Vous venez de me dire que vous ne vous attendiez pas à me demander de vous épouser, dit-elle, pourquoi cela ?

Ce n'était point du tout la réponse à laquelle il s'attendait ; il ne comprenait rien à cette façon d'être.

— Je... je dois avouer, répondit-il avec une certaine raideur, que j'ai d'abord senti qu'il y avait... plus d'un obstacle à ce que je le fisse.

— Quels étaient les obstacles ?

Il rougit et se redressa.

— J'ai été malheureux dans ma manière de m'exprimer, et je viens de vous dire que j'avais conscience de ma maladresse.

— Oui, reprit-elle tranquillement, vous avez été malheureux dans le choix de vos expressions ; c'est ce qu'on peut en dire de mieux.

Octavia baissa alors les yeux vers la table et réfléchit un instant.

— Après tout, dit-elle, j'ai la consolation de savoir que vous avez dû être très épris de moi. Si vous n'aviez pas été très épris, vous ne m'auriez jamais demandé de vous épouser et vous n'auriez tenu compte que des obstacles.

— Je suis extrêmement épris de vous, s'écria-t-il avec une sorte de véhémence, ses sentiments prenant, pour cette fois, le pas sur son orgueil. Oui, malgré la maladresse avec laquelle je me suis exprimé, je suis extrêmement épris de vous. J'ai été très malheureux depuis quelque temps.

Est-ce parce que vous vous sentiez obligé de me demander de vous épouser ?

Chose étrange, la légère nuance de malice qui perçait sous les paroles d'Octavia n'avait fait qu'exciter de plus en plus l'admiration de Barold. Il entrevoyait qu'il avait peut-être, pour cette union, de meilleures raisons qu'il ne l'avait soupçonné d'abord. Il se rapprocha d'elle.

— Ne soyez pas trop sévère pour moi, dit-il de la façon la plus humble, étant donné que c'était lui.

Et il avança la main comme pour prendre la sienne. Mais elle la retira avec un imperceptible sourire.

— Croyez-vous donc que je ne sache pas quels sont les obstacles ? je vais vous les dire.

— Mon affection est assez grande pour en triompher, dit-il, sans quoi je ne serais pas ici en ce moment.

Elle sourit de nouveaux.

— J'en connais le détail aussi bien que vous, répondit-elle ; j'en ai ri d'abord, mais à présent il n'en est plus ainsi : *leur gravité* comme dit ma tante Belinda, me fait impression, et je pense qu'ils sont *fort graves*... à vos yeux.

— Rien ne serait plus grave à mes yeux que de les voir se mettre à la traverse de mon bonheur, répondit-il, obligé qu'il était de revenir à ce qui le concernait, et étonné de la logique des réponses d'Octavia. Oublions ces obstacles, j'étais fou de parler comme je l'ai fait. Voulez-vous répondre à ma question ?

Elle se tut un instant ; puis, à la fin :

— Vous ne vous attendiez pas à me demander de vous épouser, et moi non plus je ne m'attendais pas...

— Mais, à présent.... ? dit-il en l'interrompant avec impatience.

— A présent..., je voudrais que vous ne l'eussiez pas fait.

— Vous voudriez...

— Je ne suis pas ce qu'il vous faut, reprit-elle. Il vous faut une personne plus douce..., une personne qui vous respecterait beaucoup et vous obéirait. Je ne suis pas accoutumée à obéir.

— Voulez-vous dire aussi que vous ne me respectez pas ? demanda-t-il, non sans amertume.

— Oh ! répondit-elle, m'avez-vous donc beaucoup respectée, vous-même ?

— Pardonnez-moi... commençait-il à dire de son air le plus hautain.

— Vous ne m'avez pas assez respectée pour me croire digne de vous épouser. Je n'étais pas le genre de femme que vous auriez choisie si vous aviez été en possession de toute votre raison.

— Vous me traitez bien injustement, s'écria-t-il.

— Me mettant à votre point de vue, je pense, répondit Octavia, que vous croyez me faire beaucoup d'honneur. Mais si, par hasard, je ne suis pas exactement ce que vous désirez ?... De mon côté j'ai bien aussi quelque chose à donner. Je suis assez jeune pour espérer vivre encore longtemps, et il me foudrait vivre avec vous, si je vous épousais. Il y a de quoi y réfléchir, en vérité.

Il se leva de son siège, pâle de colère et profondément blessé dans tous ses sentiments.

— Ceci veut-il dire que vous me refusez et que votre réponse est non ?

Elle se leva aussi, ni fière ni embarrassée, ni pâle ni émue. Jamais il ne l'avait vue si jolie, si charmante, ni plus simple.

— Ma réponse aurait été *non*, même s'il n'y avait eu aucun obstacle, lui répondit-elle.

— Alors je n'ai plus rien à dire. Je vois que je me suis... humilié en vain, et je dois ajouter que c'est assez dur.

— Cela n'a pas été ma faute, dit Octavia.

Barold fit un pas en arrière, avec un geste de la main, qui lui indiquait de passer la première, ce qu'elle fit. Au moment où elle se trouvait à l'entrée du berceau, elle se retourna et resta une minute comme encadrée par les vignes-vierges en fleurs.

— Il y a aussi une autre raison pour laquelle ce doit être *non*, dit-elle : je pense qu'il est aussi bien que vous le sachiez : c'est que je suis déjà fiancée à quelqu'un...

XXVI

La première personne que Barold et Octavia aperçurent, lorsqu'ils furent arrivés sur la pelouse, était M. Dugald Binnie, qui avait daigné venir et qui était en train de causer avec M. Burmiston, Lucia et miss Belinda.

— Je vais aller les retrouver, dit Octavia ; ma tante doit se demander ce que je suis devenue.

Mais avant qu'ils eussent atteint ce groupe, lord Lansdowne se présenta devant eux, et Barold eut le triste plaisir de lui céder la place. En les regardant se diriger ensemble vers les serres, il éprouva un vif sentiment d'amertume.

— Qu'est-ce que peut avoir M. Barold ? s'écria miss Pilcher. Regardez-le, je vous en prie.

— Il a causé avec miss Octavia Bassett, dans un des bosquets, dit miss Lydia Burnham ; Emilie et moi nous avons passé auprès d'eux, il n'y a qu'un moment, mais ils étaient si absorbés par ce qu'ils se disaient, qu'ils ne nous ont pas aperçues. Dieu sait ce que cela voulait dire.

— Lydia ! se récria mistress Burnham, fort scandalisée du ton leste de sa fille.

Mais la minute d'après, elle échangea un regard d'intelligence avec miss Pilcher.

— Le croyez-vous ? Serait-ce possible... ?

— Cela m'en a vraiment tout l'air, répondit miss Pilcher, quoi-

que cela soit difficile à admettre. Regardez comme il est pâle et comme il a l'air mécontent.

Mistress Burnham jeta un coup d'œil du côté de Barold, puis, son visage s'éclaira d'un sourire, et elle fit gaiement cette remarque :

— Comme lady Théobald sera furieuse !

Naturellement, il ne se passa pas longtemps avant que M. Barold ne fût signalé à l'attention de plusieurs autres dames. On remarqua qu'il ne prenait part à aucun des plaisirs de la fête; qu'il n'avait pas recouvré son air de calme indifférence; qu'il ne s'approcha d'Octavia Bassett qu'au moment où, tout étant fini, elle était sur le point de prendre congé. Ce qu'il lui dit alors, personne ne l'entendit.

— Je pars pour Londres demain. Adieu !

— Adieu ! répondit Octavia en lui tendant la main, et elle ajouta très vite et très bas : Vous auriez tort de m'en vouloir. Dans quelque temps, vous verrez que j'avais raison.

Pendant le trajet qui les ramenait chez elles, miss Belinda s'aperçut que sa nièce était devenue bien silencieuse.

— Je crains que vous ne soyez fatiguée, Octavia, dit-elle; ce serait dommage que Martin en arrivant ne vous trouvât pas bien.

— Oh ! je ne suis pas fatiguée. Je... je réfléchissais seulement.

La tante et la nièce devinrent un peu agitées à mesure qu'elles approchaient de la maison.

— Penser que je vais revoir mon pauvre Martin ! dit miss Belinda.

— S'ils étaient déjà là ! dit Octavia avec agitation, au moment où elles arrivaient.

— Ils ! s'écria miss Belinda, qui, ils ?

Elle ne put en dire davantage, Octavia poussa un cri, un petit cri très doux.

— Ils sont ici ! Ils sont ici ! Jack... Jack !

Elle sauta hors de la voiture; miss Belinda qui la suivait de près fut très scandalisée en voyant un grand jeune homme, au teint bronzé, la saisir dans ses bras et la minute d'après l'entraîner dans le petit salon.

M. Martin Bassett, qui était aussi très grand avec une figure toute brunie par le soleil, avait dans toute sa personne, une apparence de prospérité. Il se mit à sourire d'un air de triomphe.

— Martin... Martin ! s'écria miss Belinda d'une voix entrecoupée, qu'est-ce que... oh ! qu'est-ce que cela veut dire ?

Martin la conduisit vers un siège et sourit d'un air plus satisfait encore.

— N'y faites pas attention, Belinda, n'ayez pas peur. C'est Jack Belasys. C'est le plus brave garçon de tout l'Ouest, et il y a deux ans qu'elle ne l'a vu.

— Martin, ce n'est pas convenable... réellement pas.

— Si, parfaitement, répondit M. Bassett, puisqu'ils vont se marier avant que nous ne partions pour le continent.

Ce jour fut mémorable pour toutes les personnes comprises dans ce récit. Avant qu'il ne prit fin, lady Théobald se trouva dans un état d'ahurissement indescriptible. M. Dugald Binnie en était cause plus qu'aucun autre. Il était monté dans la voiture de meilleure humeur qu'à son ordinaire.

— C'est bien l'homme que j'ai déjà rencontré, dit-il; je suis content de l'avoir revu. Je l'ai reconnu au premier coup d'œil.

— Faites-vous allusion à M. Burmistone?

— Oni, j'ai causé longtemps avec lui. Il doit venir vous voir demain. Il paraît qu'il a du goût pour Lucia. Il désire en parler avec vous. Il est tout à fait ce que je souhaite, et je crois que c'est aussi l'avis de Lucia, toutes les apparences y sont du moins. Henreusement qu'elle ne s'est pas montée la tête pour quelque personnage, comme cet imbécile de Barold; c'est pourtant l'habitude des jeunes filles. Burmistone en vaut dix comme lui.

Lucia, qui, pendant ce temps-là, avait regardé obstinément par la portière, se retourna d'un air étonné. Lady Théobald avait reçu un coup qui faisait trembler toutes ses chaînes de jais. Elle était à peine en état de le supporter.

— Dois-je... comprendre que M. Francis Barold ne rencontre pas votre approbation?

M. Binnie frappa avec sa canne le fond de la voiture.

— Par Saint-Georges! dit-il, je ne veux rien avoir à faire avec des individus comme celui-là. Si Lucia s'était arrangée avec lui, elle n'aurait plus jamais entendu parler de moi!

Lorsqu'ils furent arrivés à Oldclough, lady Théobald suivit Lucia jusqu'à sa chambre; elle se tint debout devant elle.

— Je commence à comprendre, dit-elle; je vois que je m'étais trompée sur les idées de M. Dugald Binnie, et sur *les vôtres*. Vous allez donc épouser M. Burmistone. Mon autorité cesse dès à présent; permettez-moi de vous féliciter.

Les larmes montèrent aux yeux de Lucia.

— Grand'maman, dit-elle d'une voix douce et voilée, je crois que j'aurais été plus franche avec vous si vous aviez été plus affectueuse avec moi.

— J'ai fait mon devoir à votre égard, répondit milady.

Lucia la regarda d'un air ému.

— J'étais honteuse parfois de vous dissimuler certaines choses, dit-elle en hésitant, et je me suis souvent répété que c'était... de la fausseté, mais je ne pouvais m'en empêcher.

— J'espère, dit Sa Seigneurie, que vous serez plus franche avec M. Burmestone.

Lucia rougit.

— Je le crois..., grand'maman.

Ce fut le révérend Poppleton qui assista le recteur de Saint-James lorsqu'il célébra le mariage d'Octavia Bassett avec Jack Belasys, et l'on remarqua, pendant la cérémonie, qu'il était aussi blanc que son surplus.

La société de Slowbridge n'avait jamais vu un mariage si somptueux, ni une mariée aussi élégante qu'Octavia. On trouva que Jack Belasys était un garçon remarquablement beau ; qu'il avait un air entreprenant bien fait pour tout conquérir. On ajoutait qu'il possédait des mines d'argent ; on parlait même de mines de diamants exploitées au Brésil où il venait de passer ces deux dernières années. On en conclut qu'Octavia, maintenant qu'elle était mariée, avait droit à étaler toutes sortes de splendeurs et qu'elles ne lui feraient pas défaut. Le cadeau qu'elle offrit à Lucia, l'une de ses demoiselles d'honneur, éblouit tous ceux qui le virent.

Lorsque le train emmena Octavia avec son père, son mari et miss Belinda qui inondait de ses larmes les brides de son chapeau, le révérend Alfred Poppleton fut le dernier à serrer la main d'Octavia. Il était quelque peu embarrassé d'un gros bouquet qu'elle avait choisi pour lui parmi les siens.

— Vous manquerez à Slowbridge, miss... mistress Belasys, dit-il avec une vive émotion ; je... je sentirai profondément le vide... Mais il se peut que... que nous nous retrouvions un jour. J'ai pensé que, peut-être, j'aimerais à aller en Amérique.

Pendant que le train s'éloignait avec son coup de sifflet et disparaissait rapidement dans le lointain, il demeura quelques secondes immobile, puis, une larme tomba de ses yeux sur un lis blanc qui était au centre du bouquet.

FRANCES BURNETT.

LE BOIS DE LA BOULAYE⁽¹⁾

I

LA TERRE DE MON NOM

—Mon cher Dubois, dit un jour le baron Durand à son régisseur qui se présentait chaque matin dans son cabinet, si vous écoutez toutes ces demandes des sœurs, du curé, du maire, du bureau de bienfaisance, de l'orphéon, des pompiers, de la fanfare, de la société de secours mutuels, de l'école primaire, que sais-je encore? car j'en oublie, et c'est toujours à recommencer, nous n'en aurons jamais fini, et toute ma fortune y passera.

—Monsieur le baron, répondit M. Dubois, c'est un peu mon métier d'écouter ces demandes. Préférez-vous les recevoir vous-même?

—Non certes, je les renvoie toutes à mon régisseur.

—Alors que voulez-vous que je fasse?

—Parbleu! les repousser, en expliquant que j'en ai déjà fait bien assez pour la commune. Qu'on s'adresse à d'autres!

—A d'autres? Vous savez bien qu'il n'y a pas une fortune qui approche de la vôtre.

—Qui est-ce qui la connaît, ma fortune? J'espère que vous n'en avez dit le chiffre à personne.

—A personne, assurément, monsieur le baron. Mais on voit que vous possédez la plus belle terre du pays...

—Cela ne prouve rien, au contraire. Une grosse terre n'est qu'une grosse charge. Je m'en aperçois trop, depuis deux mois

(1) Du *Correspondant*.

que j'ai eu la sottise de m'établir ici, pour complaire à ma fille, qui s'est imaginé tout à coup qu'elle adorait la campagne. Je ne me doutais pas de ce que cela coûte. J'aurais dû le comprendre par l'exemple de mon prédécesseur, M. Samuel Meyer, qui s'est ruiné à bâtir ce château, et cependant il passait pour savoir compter.

—Aussi vous ne risquez pas de vous ruiner à le rebâtir, puisqu'il est tout neuf, et vous avez eu l'habileté de profiter des folies d'autrui.

—C'est à quoi l'on doit toujours viser en affaires. Voyez-vous, mon cher ami, les affaires sont comme une bataille, la victoire est aux plus habiles, et tant pis pour les maladroits qui se laissent battre et dépouiller. Il n'y a pas six mois, il m'éclaboussait avec son luxe et ses équipages, M. Samuel Meyer, moi qui allais à pied ou en omnibus ; et les toilettes de sa femme étaient insolentes, quand je me promenais aux Champs-Élysées, le dimanche avec Pépita, qui, Dieu merci, est restée modeste. Hé ! hé ! il ne se doutait pas que ce serait moi qui viendrais coucher dans son lit!...

Ici le baron Durand eut un rire bruyant qui ne lui était pas habituel, empreint d'une médiocre bienveillance pour M. Samuel Meyer. Il ne tarda pas à reprendre sa gravité, en ajoutant :

—C'est égal, on a beau n'y pas mettre d'ostentation, cela coûte encore trop cher d'entretien, de charges de toute nature, et vous avez eu tort de ne pas m'avertir.

Oh ! monsieur le baron, reprit le régisseur, vous n'êtes pas juste, et je vous avais averti. Souvenez-vous que lorsque nous avons visité ensemble la propriété, je vous ai dit : à 600,000 francs, c'est très bon marché, une très belle affaire, mais ne vous flattez pas d'en tirer un revenu. Quand vous aurez déduit, du montant des fermages et des coupes de bois, les impôts, les réparations, les gages des jardiniers et des gardes, et les journées des ouvriers, et les appointements de votre régisseur...

—Vous ne vous oubliez pas, mon cher Dubois.

—Il faut bien que tout le monde vive, monsieur le baron. Et ce que vous énumériez si bien, le curé, le maire, les sœurs...

—Ah ! oui, vous veniez encore me parler des sœurs, ces bonnes filles demandent toujours.

—Ce n'est pas pour elles. Je vous disais donc que quand vous aurez additionné toutes ces dépenses, plus le chapitre des fantaisies de propriétaire...

—Oh ! je n'ai pas de fantaisies, moi.

—Pardon, vous en avez ou vous en aurez, il ne restera pas grand'chose du produit.

—600,000 francs qui ne produisent rien, mais c'est épouvantable, mon cher Dubois, tandis que dans les affaires je retirais 15 ou 20 pour 100 de mon argent. Comment donc peut-on acheter une terre ?

—C'est la réflexion que vous auriez dû faire plus tôt. On achète une terre pour en jouir, apparemment, pour en retirer, en agréments, un genre de revenus qui ne s'apprécie pas en argent. Quand on achète des chevaux de prix, on les paye très cher, et ils coûtent en outre très cher à soigner et à nourrir, plus la chance des accidents. Quel revenu en tire-t-on ? Aucun.

—Aussi je n'achète pas de chevaux de prix.

—Parce que ce n'est pas votre goût. Et une loge à l'Opéra, que rapporte-t-elle ?

—Aussi je n'en ai pas eu de loge à l'Opéra.

—Parce que ce n'est pas encore votre goût. Une terre est de même un luxe. D'ailleurs, je ne serais pas embarrassé de vous dresser un budget d'après lequel votre terre de Chauvry vous rapporterait plus de 5 pour 100.

—Comment cela ? J'en serais enchanté.

—Il y a deux moyens. L'un est de considérer tous les frais quelconques comme des dépenses de votre maison. Les produits bruts deviennent alors des revenus. J'ai connu un original qui procédait ainsi. Par exemple, les gages de ses jardiniers étaient des dépenses de sa maison, comme ceux de ses domestiques, et de même les engrais, les graines, les plantations, etc. Les fruits et les légumes étaient en conséquence un produit qu'il estimait en argent, et se faisait acheter en outre par sa cuisinière ses œufs, ses volailles, son lait, son beurre, ses faisans et ses lapins. Joignez le chauffage, joignez l'avoine et le foin des chevaux, et l'herbe des vaches ; joignez les fermages bruts, et vous arrivez à un revenu très satisfaisant.

—Mais c'est une détestable comptabilité, mon cher Dubois.

—Pas si mauvaise, si la campagne est votre plaisir et votre luxe. Les autres luxes ne rapportent rien.

—Et quel est votre second moyen ?

—Il est encore plus simple et réclame moins de chiffres. Il consiste à estimer à tant pour 100 chacun des divers avantages de la campagne. Est-ce trop de réputer qu'on y gagne 2 pour 100 en santé ?

—Il est de fait que je ne me suis jamais aussi bien porté qu'ici, et j'en dis autant de ma fille.

—Vous voyez, et vous économisez, en argent, les mémoires des

médecins et des apothicaires, ainsi que les voyages si dispendieux aux eaux.

—C'est assez juste, mon cher Dubois, je n'avais pas réfléchi à cela. Et ensuite ?

—Ensuite la chasse vaut bien 1 pour 100, et c'est même peu.

—Comme vous y allez ! Pour ceux qui chassent peut-être, et encore la chasse leur coûte bien plus qu'elle ne leur rapporte.

—Prenez garde, c'est le premier calcul, il ne s'agit que de comprendre les frais dans votre dépense de maison.

—Mais vous savez bien que je ne chasse pas, cela coûte trop cher.

—Vous avez tort, monsieur le baron, et vous chasserez, si vous suivez mes conseils, dès l'automne prochain. D'abord, la chasse fait partie de l'hygiène et entretient la santé !

—Vous croyez ?

—Rien de mieux prouvé ! c'est le grand air et l'exercice forcé. Puis une belle chasse, et il dépend de vous d'en avoir une fort belle, est la plus grande séduction connue pour attirer chez soi ses voisins.

—Je ne tiens pas à les attirer, mon cher Dubois, je n'aime pas les parasites. Il faudrait avoir toujours table ouverte, et cela coûte trop cher.

—Bah ! monsieur le baron, c'est encore la dépense de maison. A la campagne, les voisins ne sont pas des parasites, ils invitent à leur tour, et il est indispensable de voisiner. Vous ne pouvez pas vous séquestrer indéfiniment, comme si vous étiez d'humeur sauvage... ni séquestrer Mlle Pépita, qui est si bonne à montrer. Vous devez lui faire voir du monde.

—Je n'en aperçois pas la nécessité. Elle n'en voyait pas à Paris. Est-ce qu'elle s'ennuie ? Elle a ce qu'elle a voulu, puisqu'elle aime tant la campagne. Puis elle a la société de Mme Dubois... et la mienne.

—Sans doute, et ma femme est bien heureuse de l'amitié que lui témoigne Mlle Pépita, mais ce n'est pas assez pour une jeune fille, qui arrive à l'âge où il faudra bien que vous songiez à la marier.

—A la marier ! monsieur Dubois, et vous me parlez de cela, l'année où j'ai acheté une terre ? C'est cela qui coûte trop cher, plus que tout le reste.

—Dépense de maison, monsieur le baron.

—Taisez-vous sur ce chapitre, je vous prie, et mêlez-vous de vos affaires.

—Je suis payé pour me mêler des vôtres.

—Pas de celles-là, je vous en supplie. D'ailleurs je ne suis pas d'avis que les filles se marient.

—Vous ne permettez peut-être le mariage qu'aux garçons?

—Cela ne me regarde pas, puisque je n'ai pas de fils. J'espère bien que Mme Dubois ne parle pas de mariage à Pépita?

—Ma foi, je n'en sais rien, monsieur le baron, je ne suis pas en tiers dans leurs conversations, mais Mlle Pépita est fille d'Ève, et je serais bien surpris si elle ne rêvait pas.....à ce à quoi rêvent toutes les jeunes filles.

—Vous ne la connaissez pas, monsieur Dubois, Pépita est une exception.

M. Dubois jugea prudent de laisser, pour le moment, le baron à son illusion que Pépita était une exception dans la nature, et de ne pas insister sur un sujet scabreux qu'il avait osé aborder pour la première fois. C'était un jalon posé, les occasions ne manqueraient pas d'en poser un second, et il se félicitait de ce que M. Durand, quoique paraissant un peu ému, n'eût pas témoigné une mauvaise humeur encore plus accentuée. Il avait redouté un éclat.

—Où en étions-nous? reprit le régisseur. Ah! oui, à la chasse. Je parie que vous n'avez pas réfléchi à une économie d'argent que vous en retirez déjà.

—Laquelle, s'il vous plaît?

—Monsieur le baron, votre régisseur ne se contenterait pas de ses appointements assez chétifs....

—Est-ce que vous allez me demander de l'augmentation? interrompit le baron inquiet.

—Certainement, je vous en demanderais si vous ne me permettez pas de satisfaire mon goût pour la chasse, tout en approvisionnant votre table. Deux économies à la fois.

Le baron sembla soulagé. M. Dubois continua :

—Je vous disais donc tout à l'heure que si vous me chargiez de soigner davantage votre chasse, qui pourrait être magnifique, ce serait un moyen infailible de recevoir familièrement, amicalement, tout ce qu'il y a de mieux dans le voisinage..., par exemple, le marquis de Périgny.

—Le marquis de Périgny? répéta M. Durand. Un noble, entêté de préjugés, le représentant de la plus vieille famille et des anciens seigneurs du pays. Cette terre appartenait autrefois à ses ancêtres. Il est irrité de la voir en ma possession, et jamais son orgueil ne consentira seulement à saluer M. Durand, un ancien négociant, qui est pour lui un usurpateur et un intrus.

—Il est chasseur, monsieur le baron, et il n'a pas de gibier.

Une belle chasse est bien attrayante. Essayez-en.

—Mon prédécesseur avait essayé. Est-ce que M. le marquis de Périgny a jamais daigné le saluer ?

—Ne comparez pas, M. Samuel Meyer était de la tribu d'Israël, on ne le voyait pas à l'église, il n'attirait ici que des financiers de Paris, il étalait un luxe tapageur, insolent, que vous n'étalez pas...

—Et qui l'a mené où vous savez. Il est allé à la ruine, à quatre chevaux. Non certes, je ne ferai pas comme lui. Mais pour M. le marquis de Périgny je serai toujours M. Durand, ancien négociant.

—M. le baron Durand de Chauvry, qu'on commence à s'habituer à nommer ainsi, que bientôt on ne nommera que le baron de Chauvry, pour abrégé.

—Vous croyez ? s'écria M. Durand, dont les yeux, d'ordinaire fort ternes, s'illuminèrent tout à coup, tandis qu'un sourire épanoui contractait sa face en s'immobilisant sur ses lèvres largement ouvertes.

M. Dubois connaissait bien le châtelain. Il tira silencieusement de son portefeuille quelques lettres arrivées par la poste, et les lui présenta. Elles portaient pour souscription :

A M. Dubois, régisseur de M. le baron Durand de Chauvry.

M. Durand eut un éblouissement. Il avait la conscience de n'avoir rien fait pour provoquer cet honneur, et il ne s'avisait pas de soupçonner que c'était tout simplement M. Dubois qui le lui avait décerné, en donnant ainsi sa propre adresse. Il n'en faut pas davantage. Les fournisseurs du château se seraient bien gardés de rien omettre, et la poste devient de cette manière la complice de toutes les usurpations de noms et de titres, ce qui est particulièrement facile lorsqu'on change de résidence.

Voyant l'effet produit par sa communication, M. Dubois l'augmenta encore, en disant négligemment :

—Le marquis de Périgny, c'est une aristocratie qui finit. Le baron de Chauvry, une aristocratie qui commence. Il n'y a pas d'autre différence, et toutes ont commencé.

—C'est évident, répondit vivement M. Durand.

—Et il vaut mieux commencer que finir, reprit M. Dubois.

Après une pause qui fut remplie de sa béatitude, M. Durand fit l'observation, d'une justesse incontestable, que, pour l'euphonie, le nom de baron de Chauvry sonnerait en effet bien mieux que celui de baron de Durand, dont certains flatteurs, ses débiteurs peut-être, l'avaient affublé à Paris. Il ajouta d'un ton modeste :

—C'est très heureux que M. le marquis de Périgny ne porte pas

ce nom. Vous êtes bien sûr qu'il ne pourrait pas réclamer devant les tribunaux ?

—Personne ne le porte dans sa famille, il n'a qu'un fils, il n'aurait aucun droit de réclamer, et il n'y songera même pas, si vous l'invitez à de belles chasses.

—Ah ! oui, vous revenez toujours à votre faiblesse. Je n'ai pas de faiblesses, moi. Nous en recauserons. Ainsi, vous estimez que la chasse vaut bien un revenu de 1 pour cent. Avec la santé, cela ne fait que du 3 pour cent, et pas très consolidé, mon cher Dubois.

M. Durand avait été mis en humeur joviale, et il rit encore de bon cœur de son jeu de mots financier.

—Charmant, monsieur le baron, dit M. Dubois. Mais pour combien compterez-vous la baronnerie de Chauvry ? A elle toute seule, je l'évalue 2 pour 100, et vous voilà du 5 pour 100, non sujet à conversion.

Ah ! la conversion, répéta M. Durand plus grave, une bien vilaine chose que vous rappelez là. C'est ennuyeux d'être toujours sous cette menace. On ne sait plus ce qu'on a de revenu, quand on a du 5 pour 100, et c'est ce qui oblige d'être économe, lorsqu'on ne veut pas se ruiner.

M. Dubois regretta d'avoir eu aussi la tentation d'un jeu de mots, et jugea une diversion opportune.

—J'ai d'excellentes nouvelles du Nord, monsieur le baron dit-il. Vos charbonnages continuent leur mouvement ascensionnel.

—Ah ! vraiment, répondit M. Durand très excité. Que valent les actions ?

—Environ 20,000 francs. On n'en trouverait pas aisément à ce prix.

—J'en ai cent, qui m'ont coûté 5000 francs en moyenne. Si je calcule bien, c'est un million et demi que je gagne sur cette seule affaire ?

—Vous calculez parfaitement.

—Vous ne le direz à personne, au moins ?

—Soyez tranquille, Je suis discret comme un poisson.

—Convendez que j'ai eu là une bonne inspiration. La difficulté est de saisir juste le moment de revendre, avant la baisse, car voyez-vous, mon cher Dubois, vendre au plus haut, et acheter au plus bas, c'est tout le secret des affaires.

—Ce n'est, en effet, pas plus difficile que cela.

—Et quelles nouvelles de mes terrains de Passy ?

—Vous les avez achetés au plus bas, quand personne n'en vou

lait. La spéculation s'y porte, et vous quintuplerez au moins vos capitaux.

—En attendant, j'aurai perdu bien des intérêts. Cela ne rapporte rien, des terrains, pas même en santé ni en chasse, monsieur le plaisant.

—Allons, monsieur le baron, vous n'êtes pas à plaindre. Vous n'avez fait toute votre vie que de bonnes affaires. Cette terre même de Chauvry, vous l'avez eue presque pour rien.

—Pour rien, monsieur Dubois ! 600,000 francs et les frais, vous appelez cela rien !

—Je vous offre de la revendre, quand vous vous voudrez, avec un beau bénéfice.

—Y songez-vous ? s'écria M. Durand, presque d'un ton d'indignation et en se rengorgeant. Ce n'est plus possible.

Il parut hésiter un instant, mais la parole qu'il aurait souhaité de retenir devant un témoin, pour ne se la dire qu'à lui-même, avait jailli du fond de son cœur et faisait irruption sur ses lèvres. Il compléta donc sa phrase, en ajoutant :

—Vendre la terre de mon nom ! Pour qui me prenez-vous ?

(*A suivre*)

ŒUVRES DE CREMAZIE. (1)

Octave Crémazie écrivait à l'abbé Casgrain en 1866 : « Qui songera à mes pauvres vers dans vingt ans ? »

La période fixée par le poète va bientôt s'achever, et ses "pauvres vers" comme il les appelait mê par un trop grand sentiment de modestie, sont plus aimés, sont plus lus que jamais. Au lieu de l'oubli, l'immortalité leur vient. Ils sont entre les mains, que dis-je ? ils sont sur les lèvres de toute notre jeunesse instruite.

Les premiers vers canadiens que j'aie lus au collège ont été ceux-là, et ce sont ceux qui m'ont fait le plus d'impression et qui se sont le plus fortement attachés à ma mémoire.

Quand un quart de siècle a passé sur une œuvre, le jugement constant du public peut être accepté comme le jugement de la postérité. Les poésies de Crémazie n'ont rien à redouter de l'avenir.

Aussi le public canadien accueillera-t-il avec la plus grande faveur le volume que la librairie Beauchemin & Valois met sous presse et qui contiendra, comme l'indique son titre, les œuvres complètes de notre poète national.

Car Crémazie n'a pas laissé que des poésies. Après avoir par-

(1) *Œuvres complètes de Octave Crémazie* publiées sous le patronage de l'Institut Canadien de Québec. Montréal. Beauchemin & Valois, libraires-imprimeurs, 1883.

couru avec attrait les épreuves revisées que les éditeurs ont bien voulu nous communiquer, nous ne pouvons dire celui que le public admirera le plus dans le volume qui va bientôt paraître (1), du poète ou du prosateur.

Forcé de quitter le pays dont il avait si amoureuxment chanté les gloires, Crémazie a entretenu avec ses parents et avec quelques-uns de ses plus intimes amis, une correspondance où son âme se montre, sans apprêts, dans toute sa beauté. Il y a des lettres admirables d'idées et de forme. Il y a là des pages où vibrent comme les cordes d'une harpe d'or, les plus poétiques sentiments, l'amour le plus ardent de la patrie.

Les lecteurs de la *Revue Canadienne* connaissent déjà les lettres écrites à M. l'abbé Casgrain ; ils en ont eu la primeur dans les livraisons de l'été de 1881. Ces lettres seront placées au commencement du volume : on les a désignées comme le testament littéraire du poète.

Ces lettres étant connues de nos lecteurs, nous n'en découperons, dans les extraits que nous allons faire, que les passages où Crémazie explique ou commente ses poésies.

*
*
*

Il y a vingt quatre pièces de poésie.

La première est datée de décembre 1854, et la vingt deuxième de janvier 1862.

Sept ans !...

Et la lyre s'est brisée, non par la mort, mais par l'exil.

Ce poète si aimant des gloires de son pays, ce poète dont chaque vers est un cri d'amour patriotique, ce poète qui en 1858 disait dans une pièce intitulée *Le Canada* ;

Il est sous le soleil un sol unique au monde....

(1) La publication tardive de la présente livraison de la *Revue* est cause que cet article, qui devait précéder l'apparition du volume annoncé, n'arrive qu'en même temps que lui. N. de la D.

Heureux qui le connaît, plus heureux qui l'habite,
 Et ne quittant jamais pour chercher d'autres cieux,
 Les rives du grand fleuve où le bonheur l'invite,
 Sait vive et sait mourir où dorment ses aïeux ;

Ce poète n'a pu supporter l'éloignement de sa patrie. La fleur de sa poésie s'est fanée. Il n'a plus rien produit, si ce n'est une pièce d'une soixantaine de vers, à l'occasion du soixantième anniversaire du mariage de M. et Mad. Hector Bossange, ses protecteurs et ses amis. Le poème inachevé intitulé : *Promenade de trois morts*, bien que placé le dernier, a été composé au Canada avant les tristes circonstances qui conduisirent le poète sur une rive étrangère.

Il fallait à cette âme aimante et sensible les bords du Saint-Laurent et le haut promontoire de Stadaconé. La brise du pays pouvait seule faire vibrer sa lyre, et sa voix pour chanter avait besoin de l'air natal.

Qui peut mesurer la carrière que les événements ont fermée à cet admirable talent ? Qui peut dire combien de nobles chants a perdus notre littérature canadienne ? En 1862, date du funeste effondrement de la maison commerciale dont il était le chef, Crémazie était dans toute la vigueur, dans tout l'éclat de son talent. Il venait de nous donner quelques-unes de ses meilleures pièces : *La fiancée du marin*, *Guerre d'Italie*, *Les Mille-Iles*, *Castelfidardo*, et il travaillait à son œuvre principale, la *Promenade de trois morts* dont il n'a publié qu'une partie. Ses quinze années d'exil ont été perdues pour notre écrin de poésie nationale dont ses pièces sont encore les plus purs joyaux.

Les poésies de Crémazie ont été publiées en partie dans le *Foyer Canadien*, recueil littéraire paraissant alors à Québec, et en partie dans les journaux de la même ville. Plusieurs de ses pièces ont été reproduites depuis dans la *Littérature canadienne* et dans les *Fleurs de la poésie canadienne*, notamment ; mais aucun éditeur, ne nous en avait donné une édition complète. Nous allons l'avoir enfin ce recueil tant désiré, et nous l'aurons accompagné des lettres du poète et d'un journal du siège de Paris, lettres et journal qui donnent au volume un attrait particulier et nouveau.

Les poésies sont disposées par ordre de dates. Les deux premières intitulées : *La guerre d'Orient* et *Sur les ruines de Sébastopol*, ont été inspirées au poète par la guerre de Crimée. Crémazie écrivait à l'abbé Casgrain qu'il les considérait comme deux de ses bonnes pièces. Ce sont deux des moins connues.

Dans la première, le poète prêtant la parole au Czar, débute ainsi :

“ Des bords du Dniéper aux mers de l'Amérique,
 “ Des rivages du Don aux flots de la Baltique,
 “ Mon aigle à double tête étend son vol vainqueur ;
 “ Les peuples ont gardé l'empreinte de sa serre,
 “ Et, tremblant désormais au bruit de son tonnerre,
 “ Se taisent de frayeur,

“ Pour acheter les rois j'ai l'or de Sibérie ;
 “ J'ai les fies d'Aland au golfe de Bothnie,
 “ Labyrinthe sans fin dont moi seul ai la clé ;
 “ Pour garder Pétersbourg, j'ai Cronstadt l'imprenable,
 “ Solitaire géant qui règne formidable
 “ Sur son roc isolé.

“ Mon peuple m'appartient, hommes, enfants et femmes.
 “ Je possède les corps et règne sur les âmes ;
 “ Je dispense à mon gré la joie et la douleur,
 “ Et le Russe, du ciel redoutant la vengeance,
 “ Obéit en tremblant à ma double puissance
 “ De pape et d'empereur.

“ Il manque à ma couronne une cité splendide,
 “ Ville de souvenirs, qui sut ravir à Rome
 “ Le trône des Césars, et que l'univers nomme
 “ Reine de l'Orient.

.....
 “ Que peuvent contre moi, dans leur vaine colère,
 “ Les soldats de la France et l'or de l'Angleterre ?
 “ Ne puis-je pas semer la terreur et la mort
 “ Au sein des nations ? Et contre leurs attaques
 “ N'ai-je pas mes Tartars, n'ai-je pas mes Cosaques
 “ Et mes glaces du Nord ?

A cet « insolent défi » la France et l'Angleterre répondent et le poète s'écrie :

Quel est ce nom vainqueur venu de la Crimée
 Qu'apporte d'Orient la brise parfumée ?
 C'est le grand nom d'Alma !... D'où vient ce chant de deuil ?
 C'est Saint-Arnaud mourant sous les yeux de l'Europe,
 Qui d'un linceul de gloire, expirant, s'enveloppe
 Pour descendre au cercueil.

O héros d'Inkermann ! où trouver une lyre
 Pour chanter dignement ce généreux délire
 Qui vous fit les vainqueurs d'un combat de géants ?
 En répétant vos noms aux peuples de l'aurore.
 Les échos de la Grèce ont cru redire encore
 Les exploits des Titans.

.....
 Fiers des grands souvenirs de leur vaillante épée,
 Quand les Français disaient cette immense épopée
 Que l'on nomme Austerlitz, Lodi, Wagram, Eylau,
 Jalouse de leur gloire, objet de son envie,
 Des rives d'Albion une voix ennemie
 Répondait : WATERLOO.

Mais ces temps sont passés : l'Angleterre et la France,
 Dont les âges futurs chanteront la vaillance
 De ces brillants guerriers que la justice arma,
 Rappelant du passé les heures fugitives
 Et les faits immortels, les échos des deux rives
 Répéteront : ALMA !

Dans la seconde pièce le poète nous montre le Czar pleurant la perte de Sébastopol et la défaite de ses armées, et, pour venger l'honneur de la Russie, faisant un suprême appel à ses sujets.

“ Du nord jusqu'au midi, du couchant à l'aurore,
 “ Que ma voix dans les airs retentisse, sonore
 “ Comme un cri de combat poussé par mille voix !
 “ Qu'autour de ma bannière accourent tous mes braves,
 “ Comme à la voix d'Odin les héros scandinaves
 “ Accouraient autrefois !

“ Popes, donnez de l'or, et de vos sanctuaires
 “ Sachez sortir encor les trésors séculaires.
 “ A la Panagia portez nos vœux ardents,
 “ Et montrez aux Moudjicks la couronne promise
 “ A ceux qui vont mourir pour l'orthodoxe Église
 “ Dont ils sont les enfants.

“ Cosaques, arrachez dans votre course ardente
 “ Des drapeaux ennemis la légende insolente :
 “ Alma, Sébastopol, Kinbourn, Balacava.
 “ Qu'en ce jour solennel, pour sauver la patrie,
 “ Chaque Russe, apportant et son glaive et sa vie,
 “ Réponde : Me voilà ! ”

Ainsi parla le Czar, et pensif, immobile,
 Longtemps son cœur pleura la perte de sa ville
 Comme on pleure longtemps les fils qu'on a perdus.
 Saluant Malakoff de son adieu suprême,
 Bientôt il s'élança sur cette route même
 Où naguère fuyaient ses soldats éperdus.

O Czar ! à ces guerriers que ta vengeance appelle.
 A tous ces lourds canons dont la bouche étincelle,
 A tous ces popes blancs priant dans le saint lieu,
 Il manque encor le droit à ces biens que tu nommes.
 La puissance du bras, c'est la force des hommes ;
 La puissance du droit, c'est la force de Dieu.

Et Dieu, c'est la justice, et sa toute puissance
 Des peuples opprimés prend toujours la défense,
 Soit qu'ils disent : Seigneur ! soit qu'ils disent : Allah !
 Malheur à l'insensé dont la haine fatale
 Veut asservir le droit à la force brutale,
 Car derrière le droit il trouve Jéhovah !

.....
 Terre de nos aïeux, ô sublime contrée !
 Toi dont nous conservons la mémoire sacrée,
 Comme ton nom est grand parmi les nations !
 Et pareille à l'étoile étincelant dans l'ombre,
 Les peuples égarés au sein de la nuit sombre,
 Retrouvent leur chemin au feu de tes rayons.

.....
 O Canadiens-Français ! comme notre âme est fière
 De pouvoir dire à tous : “ La France, c'est ma mère !
 Sa gloire se reflète au front de son enfant.”
 Glorieux de son nom que nous portons encore,
 Sa joie ou sa douleur trouve un écho sonore
 Aux bords du Saint-Laurent.

Soit que l'orage gronde et, courbant notre tête,
 Fasse peser sur nous les maux de la conquête ;
 Soit, que, libre enfin après bien des combats,
 Nous gardions de ton sang l'indomptable puissance.
 O mère ! c'est vers toi que notre cœur s'élançe
 Et que tendent nos bras.

C'est de la grande poésie. Ces événements n'ont pas été mieux chantés en France.

*
*

Viennent ensuite les pièces que tout le monde connaît au Canada.

Crémazie est le chantre de ces sentiments si vifs chez nos pères après la cession du Canada, de cet amour pour la France que rien n'a pu amoindrir, et surtout de ce triste et puissant espoir de voir revenir l'étendard fleurdelisé. Il a tiré de là ses meilleures pièces, celles qui vivront aussi longtemps que le nom canadien.

Qui ne s'est senti touché à la lecture de cette pièce, où Crémazie nous montre ce vieux soldat canadien, — personification de notre race — qui

Mutilé, languissant... œulait en silence
Ses vieux jours désolés réservant pour la France
Ce qui restait encore de son généreux sang.

.....

Quand le vent, favorables aux voiles étrangères,
Amenait dans le port des flottes passagères,
Appuyé sur son fils, il allait aux remparts :
Et là, sur ce grand fleuve où son heureuse enfance
Vit le drapeau français promener sa puissance,
Regrettant ces beaux jours, il jetait ses regards !....

Ses regards affaiblis interrogeaient la rive,
Cherchant si les Français que, dans sa foi naïve,
Depuis de si longs jours il espérait revoir,
Venaient sous nos remparts déployer leur bannière :
Puis, retrouvant le feu de son ardeur première,
Fier de ses souvenirs, il chantait son espoir.

“ Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse.
“ Pour vous, Français, j'ai combattu longtemps ;
“ Je viens encor, dans ma triste vieillesse,
“ Attendre ici vos guerriers triomphants.
“ Ah ! bien longtemps vous attendrai-je encore
“ Sur ces remparts où je porte mes pas ?
“ De ce grand jour quand verrai-je l'aurore ?
“ Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?....

“ Le drapeau blanc,—la gloire de nos pères,—
 “ Rougi depuis dans le sang de mon roi,
 “ Ne porte plus aux rives étrangères
 “ Du nom français la terreur et la loi.
 “ Des trois couleurs l’invincible puissance
 “ T’appellera pour de nouveaux combats,
 “ Car c’est toujours l’étendard de la France.
 “ Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

“ Pauvre vieillard, dont la force succombe,
 “ Rêvant encor l’heureux temps d’autrefois,
 “ J’aime à chanter sur le bord de ma tombe
 “ Le saint espoir qui réveille ma voix.
 “ Mes yeux éteints verront-ils dans la nue
 “ Le fier drapeau qui couronne leurs mats ?
 “ Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue !
 “ Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?...

Un jour, pourtant, que grondait la tempête,
 Sur les remparts on ne le revit plus.
 La mort, hélas ! vint courber cette tête
 Qui tant de fois affronta les obus.
 Mais, en mourant, il redisait encore
 A son enfant qui pleurait dans ses bras :
 “ De ce grand jour tes yeux verront l’aurore,
 “ Ils reviendront ! et je n’y serai pas ! ”

Tu l’as dit, ô vieillard ! la France est revenue.
 Au sommet de nos murs, voyez-vous dans la nue
 Son noble pavillon dérouler sa splendeur ?
 Ah ! ce jour glorieux où les Français, nos frères,
 Sont venus, pour nous voir, du pays de nos pères,
 Sera le plus aimé de nos jours de bonheur.

Voyez sur les remparts cette forme indécise,
 Agitée et tremblante au souffle de la brise :
 C’est le vieux Canadien à son poste rendu !
 Le canon de la France a réveillé cette ombre,
 Qui vint, sortant soudain de sa demeure sombre,
 Saluer le drapeau si longtemps attendu.

Et le vieux soldat croit, illusion touchante !
 Que la France, longtemps de nos rives absente,
 Y ramène aujourd’hui ses guerriers triomphants,
 Et que sur notre fleuve elle est encor maîtresse :
 Son cadavre poudreux tressaille d’allégresse,
 Et lève vers le ciel ses bras reconnaissants,

Tous les vieux Canadiens moissonnés par la guerre
 Abandonnent aussi leur couche funéraire,
 Pour voir réalisés leurs rêves les plus beaux.
 Et puis on entendit, le soir, sur chaque rive,
 Se mêler au doux bruit de l'onde fugitive
 Un long chant de bonheur qui sortait des tombeaux.

Cette pièce a été composée à l'occasion de l'arrivée dans le port de Québec de la corvette française la *Capricieuse*. C'était la première fois, depuis la cession, qu'un vaisseau de guerre français remontait le Saint-Laurent.

Dans son « envoi » aux marins de cette corvette, on lit les deux belles strophes suivantes :

Car, pendant les longs jours où la France oublieuse
 Nous laissait à nous seuls la tâche glorieuse
 De défendre son nom contre un nouveau destin,
 Nous avons conservé le brillant héritage
 Légué par nos aïeux, pur de tout alliage,
 Sans jamais rien laisser aux ronces du chemin.

Enfants abandonnés bien loin de notre mère,
 On nous a vus grandir à l'ombre tutélaire
 D'un pouvoir trop longtemps jaloux de sa grandeur.
 Unissant leurs drapeaux, ces deux reines suprêmes
 Ont maintenant chacune une part de nous-mêmes :
 Albion notre foi, la France notre cœur.

A ce genre appartient la plus populaire de ses poésies, celle que l'on cite le plus souvent et que l'on chante partout : *Le drapeau de Carillon*.

Pensez-vous quelquefois à ces temps glorieux.... ?

Regrettez-vous encor ces jours de Carillon,
 Où, sous le drapeau blanc enchaînant la victoire
 Nos pères se couvraient d'un immortel renom,
 Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire ?

Au collège, les élèves de mon temps copiaient soigneusement, parmi leurs morceaux choisis, ces vers enflammés de patriotisme, ces strophes qui redisaient si bien à leur cœurs ardents les sentiments que le foyer paternel leur avait révélés dès leur enfance.

Quel est le Canadien de vingt ans qui peut lire sans émotion

cette mélancolique épopée du guerrier de Carillon ? Qui ne croit voir l'un de ses aïeux dans ce vaillant soldat qui

..... conservait encore
Ce fier drapeau qu'aux jours de la lutte dernière
On voyait dans sa main briller au premier rang ;

et qui, le dimanche, en sortant du saint lieu, rassemblait ses compagnons de combat dans sa pauvre chaumière où

On pouvait un instant s'entretenir sans crainte.

De Lévis, de Montcalm on disait les exploits,
On répétait encor leur dernière parole ;
Et quand l'émotion, faisant taire les voix,
Posait sur chaque front une douce auréole,
Le soldat déployait à leurs yeux attendris
L'éclatante blancheur du drapeau de la France ;
Puis chacun retournait à son humble logis,
Emportant dans son cœur la joie et l'espérance.

Un soir, le brave soldat communique à ses hôtes le projet qu'il a conçu. Il traversera les mers, il ira rappeler à la France que ses enfants abandonnés l'attendent encore.

“ A ce grand roi pour qui nous avons combattu,
“ Racontant les douleurs de notre sacrifice,
“ J'oserai demander le secours attendu
“ Qu'à ses fils malheureux doit sa main protectrice.

“ Emportant avec moi ce drapeau glorieux,
“ J'irai, pauvre soldat, jusqu'au pied de son trône,
“ Et lui montrant ici ce joyau radieux
“ Qu'il a laissé tomber de sa noble couronne,
“ Ces enfants qui vers Dieu se tournant chaque soir,
“ Mêlent toujours son nom à leur prière ardente,
“ Je trouverai peut-être un cri de désespoir
“ Pour attendrir son cœur et combler votre attente.”

Hélas, ô amère déception ! le pauvre Canadien ne peut percer la foule des courtisans qui environnent le trône et qui lui demandent en riant :

Ce qu'importaient au roi quelques arpents de neige !

Il revient ; et, cachant à ses vieux compagnons ses larmes et son désespoir, il va mourir, enveloppé de son blanc drapeau, sur le champ de bataille de Carillon.

La pièce se termine par cette ardente invocation au vieux drapeau :

O noble et vieux drapeau, dans ce grand jour de fête,
Où marchant avec toi, tout un peuple s'apprête
A célébrer la France, à nos cœurs attendris
Quand tu viens raconter la valeur de nos pères,
Nos regards savent lire en brillants caractères
L'héroïque poème enfermé dans tes plis.

Quand tu passes ainsi comme un rayon de flamme,
Ton aspect vénéré fait briller dans notre âme
Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux,
Leurs grands jours de combats, leurs immortels faits d'armes,
Leurs efforts surhumains, leurs malheurs et leurs larmes,
Dans un rêve entrevus, passent devant nos yeux.

O radieux débris d'une grande épopée !
Héroïque bannière au naufrage échappée !
Tu restes sur nos bords comme un témoin vivant
Des glorieux exploits d'une race guerrière ;
Et, sur les jours passés répandant ta lumière,
Tu viens rendre à son nom un hommage éclatant.

Ah ! bientôt puissions-nous, ô drapeau de nos pères !
Voir tous les Canadiens, unis comme des frères,
Comme au jour du combat se serrer près de toi !
Puisse des souvenirs la tradition sainte,
En régnant dans leur cœur, garder de toute atteinte
Et leur langue et leur foi !

Crémazie n'attachait pas une grande valeur littéraire à son *Drapeau de Carillon*. Il lui préférerait d'autres de ses pièces qui n'ont pas eu le même retentissement, et il comptait que sa réputation n'en tirait pas grand avantage.

Son jugement ne sera pas encore ici celui de la postérité. Il y a sans doute dans certaines de ses pièces : les *Morts*, les *Milles Iles* la *Fiancée du marin* etc, des vers plus exquis de forme, des sentiments revêtus de mise plus recherchée. Mais, dans la poésie, la forme n'est pas tout. Elle en est le corps, l'extérieur ; mais l'idée,

le sentiment exprimé en est l'âme ; et c'est l'âme qu'il faut avant tout considérer. Dans le *Drapeau de Carillon*, dans le *Vieux soldat canadien*, etc, le poète tire du fonds plus qu'il ne faut pour compenser la simplicité et la modestie de la forme. C'est dans ces pièces d'ailleurs — et cela suffirait pour tout expliquer — que sa muse se montre le plus exempte d'imitation, le plus dégagée de reminiscences, le plus *elle-même* en un mot. Et c'est dans ces pièces que la poésie canadienne a donné sa note caractéristique. C'est pourquoi elles vivront encore alors que les autres poèmes de Crémazie seront ensevelis dans l'oubli.

*
*
*

Crémazie est un lyrique et un grand lyrique. Il tient de Lamartine ; et comme le poète des *Méditations*, il a demandé souvent son inspiration à la tristesse et à la mélancolie.

Dans ces cent trente pages de chants sur divers sujets, la note mélancolique revient fréquemment. Mais elle ne fatigue pas. On sent que le poète parle de cœur et qu'il n'a pas recherché la sentimentalité ; on sent que la note est naturelle. Si, il y a vingt ans, on pouvait trouver étrange ce retour constant vers les pensées sombres de la mort et le redoutable problème de la vie future, on ne s'en étonne plus aujourd'hui que les événements en ont fait le plus infortuné de nos poètes. Le souvenir du malheur qui a brisé sa vie et qui l'a fait mourir, caché sous un nom d'emprunt, loin de son cher pays, plane sur ses œuvres et leur donne dans l'esprit du lecteur une teinte sombre en harmonie aux sentiments qu'elles expriment. On croit voir, çà et là, que l'infortuné barde a chanté sa propre destinée.

On dirait, ô poète,

Que j'amais le bonheur, ne vous avait souri !
Une douleur secrète avait brisé votre âme ;
Nulle main n'a donc pu verser un pur dictame
Sur votre cœur endolori !

Dans la pièce *Les morts*, se trouve la strophe suivante qu'on ne peut lire sans émotion. On pourrait la graver sur la tombe de

celui qui l'a écrite. Et le passant, en donnant l'aumône de sa prière, apprendrait dans ces six vers, le triste sort de celui dont il foule la poussière : (1)

Priez pour l'exilé, qui, loin de sa patrie,
 Expira sans entendre une parole amie ;
 Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,
 Personne ne viendra donner une prière,
 L'aumône d'une larme à la tombe étrangère !
 Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort ?

Le poète trouva amère le coup de la vie et son cœur n'avait plus d'illusion.

Aviez-vous éprouvé la malice des hommes ?
 Ou plutôt trouviez-vous qu'ici-bas nous ne sommes
 Qu'un jouet d'un instant dans les mains du malheur ?
 Aviez-vous donc appris que l'existence avide,
 Hélas ! ne pouvait pas combler l'immense vide
 De ce gouffre sans fond que l'on nomme le cœur ?

Venus bien après vous dans cette sombre arène,
 Où partout la douleur domine en souveraine,
 Nous avons moins vécu, nous avons moins souffert.
 Déjà l'illusion, à notre espoir ravie,
 A fui loin de nos cœurs, et nous trouvons la vie
 Plus aride que le désert.

*
 * *

Dans la pièce portant pour titre *Un vieux soldat de l'empire*, se trouvent de belles strophes qui mériteraient mention. Cependant on y sent un peu l'imitation de Lamartine — le dieu de tous les talents poétiques d'alors — Ce vétéran qui évoque ses souvenirs, qui voit défiler devant lui les grands combats de l'épopée napoléonienne, nous rappelle la pièce où le poète français représente Bonaparte à Ste Hélène.

Sur un rocher battu par la vague plaintive.....

(1) Crémazie est mort au Havre, France. Il y a été inhumé sous le nom de Jules Fontaine. Des Canadiens de passage en cette ville ont en vain cherché ses restes qui, cependant, si nous en croyons une correspondance adressée à la presse, n'ont pas encore été jetés dans la fosse commune.

Dans la *Guerre d'Italie* j'ai noté deux strophes où le poète stigmatise le matérialisme du siècle.

Dans ce siècle d'argent, où l'impure matière
Domine en souveraine, où l'homme, sur la terre,
A tout ce qui fut grand semble avoir dit adieu ;
Où d'un temps héroïque on méprise l'histoire,
Où, toujours prosternés devant une bouilloire,
Les peuples vont criant : La Machine, c'est Dieu !

Dans ce siècle d'argent, où même le génie
Vend aussi pour de l'or sa puissance et sa vie,
N'est-ce pas qu'il est bon d'entendre dans les airs
Retentir, comme un chant d'une immense épopée,
Les accents du clairon et ces grands coups d'épée
Qui brillent à nos yeux ainsi que des éclairs ?

Et dans *Castelfidardo*

O dix-neuvième siècle, époque de merveilles !
Ton génie a créé des forces sans pareilles ;
Tu prends la foudre au ciel et la tiens dans ta main ;
Prompte comme l'éclair, la vapeur condensée
Emporte dans ses bras une foule pressée,
Et détruit pour jamais les longueurs du chemin.

La matière, ton dieu, t'a donné sa puissance,
Les trésors de son sein et toute sa science ;
Les éléments vaincus s'inclinent devant toi ;
Tes marins ont sondé la mer et ses abîmes ;
Sous tes pieds dévorants les monts n'ont plus de cimes,
Et, glorieux, tu dis : L'avenir est à moi !

Eh bien, dans l'avenir, ce qui fera ta gloire
Ce n'est pas ce progrès que l'on a peine à croire,
Ni tes chemins de fer, ni leurs réseaux de feu ;
Ce sera la légende, immortelle et bénie,
De ces cœurs pleins de foi qui donnèrent leur vie
Pour le droit et pour Dieu.

.....
Foyer de force et de science,
O vieille et sainte papauté,
Qui brilles comme un phare immense
De gloire et d'immortalité !
Malgré les fureurs de la haine,
Malgré les peuples amentés,
Toujours ta majesté seraine
Domine les flots irrités.

Bien souvent les rois en délire,
 Frappant la main qui les bénit,
 Ont voulu briser ton empire,
 Plus solide que le granit.
 Ils s'écriaient dans leur démence :
 —Renversons ce faible vieillard,
 Qui n'a, contre notre puissance,
 Que sa faiblesse pour rempart !

Mais rendus au pied de ce trône,
 Qui brille d'un éclat divin,
 Quand ils eurent sur ta couronne
 Porté leur sacrilège main,
 Ces fiers souverains de la terre,
 Eperdus, s'arrêtèrent là ;
 Derrière la chaire de Pierre
 Ils venaient de voir Jéhova.

Les événements européens célébrés par ces vers ont passionné notre catholique population C'est à la suite des batailles de Castelfidardo et de Mentana que l'élite de la jeunesse canadienne est allé offrir son sang à la papauté.

Cette pièce de poésie est presque aussi connue que le *Drapeau de Carillon*.

GUSTAVE LAMOTHE.

(A suivre.)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

L'INSTITUT DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES, son origine, son but et ses œuvres par le Rév. J. C. CAISSE Ptre, Montréal J. Chapleau & Fils (1883.)

La secte révolutionnaire ne manque pas de nos jours de s'attaquer aux œuvres marquées au coin de l'esprit catholique; les frères des écoles chrétiennes ont recolté plus que leur quôte part d'injures et de calomnies. Jusqu'à ces dernières années, il est vrai, on avait paru les respecter en France, car il était impossible de méconnaître les services qu'ils avaient rendus à l'école comme sur les champs de bataille. Cependant voyant que les écoles laïques ne pouvaient concourir avec celles des frères, on a cherché à écarter les fils de LaSalle de l'éducation de la jeunesse. On les a représentés comme arriérés et incapables de préparer la jeunesse pour les luttes de la vie active.

Le livre de M. l'abbé Caisse vient donc à point pour refuter ces calomnies qui avaient trouvé un certain écho dans notre pays. L'auteur nous fait l'historique de l'Institut fondé il y a deux siècles par le Vénéral Jean-Baptiste de LaSalle. Il ajoute quelques notes fort intéressantes sur l'établissement des frères au Canada. Avant la fondation de l'Institut, il n'y avait que peu d'écoles accessibles au peuple en France et les maîtres étaient pour la plupart ignorants et indignes de la confiance des parents. Le Vénéral de LaSalle voulut remédier à ces désordres, en fondant l'Institut des frères des Ecoles Chrétiennes. Après avoir surmonté des difficultés sans nombre, il eût la consolation, avant sa mort, de voir fonctionner 123 classes, dirigées par 281 frères et comprenant 9000 élèves. Les frères ne manquèrent pas de susciter la haine des philosophes du XVIIIe siècle, mais ils n'en poursuivirent pas moins leur œuvre. On peut même dire que jusqu'à ces dernières années ils ont eu la direction presque exclusive de la jeunesse ouvrière en France. Pendant la guerre franco-prussienne, les frères payèrent de leurs personnes, ils jetèrent cinq cents infirmiers sur les champs de bataille et méritèrent à cette occasion un prix exceptionnel que l'Académie Française décernait à la demande de la ville de Boston.

Tant de services rendus à la jeunesse et à la patrie n'ont pas manqué d'exciter la jalousie des maîtres laïques qui ne sentaient pas capables d'un pareil dévouement. Ne pouvant s'attaquer aux frères personnellement, on s'efforça de dénigrer leur système d'instruction. Heureusement les frères ont trouvé un grand nombre de défenseurs qui n'ont pas eu de peine à ébranler toute cette échaffaudage de calomnies. M. Caisse nous cite sous ce rapport, un grand nombre de témoignages irrécusables, surtout quant à l'instruction que donnent en ce pays les frères des écoles chrétiennes. Le lecteur n'aura qu'à parcourir ces documents pour se rendre compte des résultats pratiques de l'éducation donnée par les frères.

Nous trouvons dans le livre de M. Caisse de longues considérations sur les méthodes des frères ; c'est de beaucoup la partie la plus importante de son ouvrage. Il nous est impossible d'analyser ici, nous nous contentons d'y renvoyer le lecteur.

Enfin le livre de M. l'abbé Caisse renferme un plaidoyer éloquent et péremptoire en faveur des frères des écoles chrétiennes. Après les discussions qui se sont produites non seulement en Europe mais aussi au Canada, on ne saurait exagérer l'importance de ce livre. Défendre la vérité est certes une belle mission et nous nous plaignons à reconnaître, en terminant, que M. l'abbé Caisse l'a fait avec une victorieuse logique et une rare habileté.

* *

VIE DE MADEMOISELLE MANCE et commencements de la colonie de Montréal, par ADRIEN LEBLOND, B.L., Montréal, Cadieux & Derome. 1883.

Ce livre fait partie d'une série d'ouvrages sur l'histoire du Canada que MM. Cadieux & Derome publient en ce moment sous le titre de Galerie Nationale. C'est une pensée patriotique dont nous félicitons les éditeurs.

M. Leblond ne s'est pas proposé précisément une œuvre d'érudition et de recherches. Il y a déjà plusieurs années, M. l'abbé Faillon a publié sur la vie et les travaux de Melle Mance un livre qui ne laisse rien à désirer tant sous le rapport de la science archéologique que de la critique historique. Cette période des commencements de la colonie de Montréal est donc très bien connue ; il ne nous manquait que d'en avoir un récit concis où le lecteur trouverait un exposé des travaux des fondateurs de Ville-Marie, M. Leblond vient de combler cette lacune en publiant la vie de Mlle Mance, son seul but, nous dit-il dans sa préface, c'est "de retracer à grands traits les principaux points de son histoire, sans autre préoccupation que de la faire aimer et respecter."

Nous reconnaissons avec plaisir que M. Leblond a bien rempli sa promesse. Il est impossible de lire son livre sans éprouver plus vive admiration pour les courageux fondateurs de notre ville. Le dévouement de Melle Mance surtout ne connaît pas de bornes, elle affronte tous les périls pour la cause de Dieu et le salut de sa chère colonie de Ville-Marie.

Nous conseillons fortement la lecture de l'ouvrage de M. Leblond. On commence à constater avec tristesse que les idées et les principes s'en vont dans notre pays, ces idées et ces principes qui ont fait notre force dans nos luttes et nos dangers. Si nous voulons les conserver, il faut à tout prix nous retremper en relisant le récit des commencements de ce pays dont nous voyons maintenant la prospérité et les ressources. Nous y trouverons des exemples à suivre et surtout des vertus à imiter.

* *

AU NORD. Brochure accompagnée d'une carte géographique des cantons à coloniser dans les vallées de la rivière Rouge et du Lièvre et dans la partie des vallées de la Mattawin et de la Gatineau. Publiée sous les auspices des SOCIÉTÉS DE COLONISATION des diocèses de Montréal et d'Ottawa, Saint-Jérôme (comté de Terrebonne), Province de Québec (Canada). 1883.

Cette brochure—comme son titre l'indique assez du reste—est consacrée à la cause de la colonisation du Nord. Cette belle œuvre, grâce au dévouement du patriotique curé de St-Jérôme, le Révérend M. A. Labelle, est maintenant dans un état de grande prospérité. Tous les ans il se fonde de nouvelles paroisses et la population de cette région peut se compter par milliers. L'auteur de la brochure que nous avons sous les yeux fait bien ressortir les avantages que le Nord offre aux colons. Il y a aussi une très belle carte où l'on a indiqué tous les nouveaux établissements.

* *

LES HISTOIRES DE M. SULTE—Protestation par J. C. TACHÉ—se vend au profit des missions sauvages—Montréal—Librairie Saint-Joseph—Cadieux & Derome. 1883.

Le public a déjà pris connaissance, par la voie des journaux, de la protestation de M. J. C. Taché contre l'*Histoire des Canadiens-Français* de M. Sulte. L'auteur de ces lignes a aussi eu occasion de s'associer à cette protestation dans un des derniers bulletins de la *Revue*. Nous sommes heureux de voir que M. Taché a assuré à son œuvre une publicité moins éphémère que celle des journaux. L'ouvrage de M. Sulte restera, il faut donc que la protestation de M. Taché reste, elle aussi, pour refuter des idées qui sans cela pourraient faire leur chemin. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'à notre sens la brochure de M. Taché est une réponse sans réplique.

* *

BIOGRAPHIE DE SIR N. F. BELLEAU, chevalier commandeur de l'ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges et premier lieu-

tenant-gouverneur de la Province de Québec sous la confédération des Provinces de l'Amérique du Nord, par STANISLAS DRAPEAU, Québec, Imprimerie Léger, Brousseau, rue Buade. 1883.

Cet opuscule retrace la vie de l'un de nos hommes d'état les plus remarquables. Nous l'avons lu avec intérêt et nous avons l'assurance que le public le recevra avec faveur. La carrière de Sir Narcisse Belleau offre à nos jeunes gens plus d'un exemple à suivre. Nous leur signalons donc tout spécialement la brochure de M. Stanislas Drapeau.

*
* *

THE BIOGRAPHER, Illustrated, New-York 23 Park-Row.

Nous avons reçu le numéro de mai de cette revue, qui donne chaque mois la biographie d'un grand nombre de personnages célèbres. Toutes les opinions et les classes figurent dans ce recueil, depuis le Président Arthur et jusqu'à Louise Michel. Nous y trouvons deux de nos célébrités canadiennes : Sir John A. Macdonald et Henry G. Vennor.

*
* *

PAPIERS ET LETTRES SUR L'AGRICULTURE, recommandés à l'attention des cultivateurs canadiens par la SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE en Canada, Imprimés en 1789. Réimprimés en 1882 par Firmin H. Proulx, rédacteur-propriétaire de la « Gazette des Campagnes. »

Nous félicitons M. Proulx de l'heureuse idée qu'il a eue de réimprimer ce mémoire qui date d'un siècle. Outre sa valeur intrinsèque, on y puise de curieux renseignements sur l'état de la culture en Canada à la fin du dix-huitième siècle.

*
* *

ELOGE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE M. L'ABBÉ HYACINTHE MARTIAL par FÉRD. GAGNON. Prononcé devant les membres de la société St. Jean-Baptiste et les paroissiens de St. Joseph de Grosvenordale, Conn., le 6 mai 1883. Worcester, Mass. Imprimerie du journal « Le Travailleur ». 1883.

Il y a quelques mois la *Revue Canadienne* publiait un écrit remarquable signé du nom de M. l'abbé Martial, curé de Grosvenordale, Conn. En même temps une note éditoriale annonçait la mort presque subite de l'auteur, arrivée quelques jours après l'envoi de l'article. La société de Saint Jean-Baptiste de Grosvenordale a voulu perpétuer à tout jamais le souvenir des vertus et du dévouement de son regretté chapelain en érigeant à sa mémoire un beau monument en marbre. La bénédiction solennelle de

ce monument eut lieu le 6 mai dernier. A cette occasion le rédacteur-en-chef du journal « Le Travailleur » de Worcester, Mass., M. Ferdinand Gagnon, prononça un discours qui vient d'être publié en brochure. M. Gagnon rend un tribut éloquent aux vertus et au talent vraiment remarquable de son ami, M. l'abbé Martial. Les lecteurs de la *Revue* qui ont lu l'article de M. l'abbé Martial ne manqueront pas, nous n'en doutons pas, de parcourir cette brochure consacrée à sa mémoire.

* *

RAPPORT ANNUEL DE L'INSTITUTION CATHOLIQUE DES SOURDS-MUETS POUR LA PROVINCE DE QUÉBEC.—
(Incorporée en 1874). Pour l'année 1881-82, St. Louis du Mile-End, P. Q. Imp. de l'Institution des Sourds-Muets. 1882.

Nous avons parcouru avec un vif intérêt ce rapport qui rend compte des progrès de l'Institution catholique des Sourds-Muets pour la Province de Québec.

Cette institution est sous la direction des clercs de Saint-Viateur, elle existe depuis 1848. Nous trouvons dans cette brochure des détails très intéressants sur les Sourds-Muets et sur le rôle qu'ils sont appelés à jouer dans la société. Les dignes successeurs de l'abbé de l'Épée se dévouent à cette œuvre avec un courage et une patience admirables ; ils méritent en tous points l'encouragement du public et les subventions du gouvernement,

* *

L'ALCOOL, VOILA L'ENNEMI ! Plaidoyer en faveur de la prohibition du trafic des boissons enivrantes par S. A. ABBOTT. Montréal. 1883.

Cette brochure est consacrée à la cause de la prohibition du trafic des liqueurs spiritueuses. Sur ce sujet nous partageons les vues de la plupart des moralistes catholiques qui ont traité cette question de la prohibition totale. L'Église condamne tous les abus, et l'ivrognerie entr'autres. Mais elle a soin de distinguer entre l'abus et l'usage modéré. L'abus c'est tout simplement l'usage immodéré, désordonné d'une chose qui en soi peut être innocente ou du moins indifférente. Ainsi la gourmandise et l'ivrognerie sont des vices qui sont reprouvés par l'Église. Naturellement l'abstinence est une qualité et même une vertu, surtout quand elle a pour but de combattre l'ivrognerie, mais c'est entièrement une matière de conseil, non de précepte. Donc si M. Abbott veut prêcher en faveur de l'abstinence, même totale, nous serons des premiers à applaudir. Mais s'il veut obtenir une loi prohibant absolument le trafic des spiritueux, nous devons en toute franchise lui déclarer que nous considérons une semblable loi comme injuste et tyrannique. Nous serions d'avis de réglementer et même de limiter ce trafic, mais nous croirions aller trop loin si nous le prescrivions entièrement.

PETIT MANUEL D'AGRICULTURE à l'usage des écoles par L. H. BELLEROSE, Arthabaska ville: Imprimerie de l'« Union des Cantons de l'Est. » 1883.

Le manuel de M. Bellerose à l'avantage d'être clair et concis. L'auteur procède par questions et réponses. L'apiculture est un genre de culture qui devient de plus en plus populaire en ce pays. Déjà plusieurs manuels existent et le cultivateur n'a que l'embaras du choix. Celui de M. Bellerose nous paraît en tous points recommandable.

*
*

RECUEIL DE RECETTES et le médecin à la maison. Présenté par BERNARD & ALLAIRE, marchands de musique, 6 rue de la Fabrique, Québec. 1883.

Ce petit livre s'adresse tout particulièrement aux mères de famille. Il contient un grand nombre de recettes utiles.

*
*

Nous avons reçu un petit volume intitulé *Au coin du feu* contenant, s'il faut en croire le titre, des nouvelles, récits et légendes.

Cet ouvrage nous paraît bien médiocre. Il n'y a ni invention, ni style; le mauvais goût ou plutôt l'absence entière de goût littéraire se fait partout remarquer.

P. B. MIGNAULT.